

25 plates
1-4 col

3/- Maurice Carmicha



Turc.

P

PHYSIONOMIES
NATIONALES
des Peuples,

ou

les traits de leur Visage

Comparés

à leur Mœurs

et Caractères,

Avec Vingt-cinq Planches.

A PARIS,

Chez Delaunay, *Libraire,*

Palais Royal, Galerie de Bois, N.os 243 & 244.

PHYSIONOMIES NATIONALES.

Les traits caractéristiques qui distinguent les individus de l'espèce humaine peuvent être divisés en deux classes; les uns expriment un caractère commun à toute une nation, et leur assemblage constitue ce qu'on peut appeler une *physionomie nationale*. Les autres doivent être considérés comme secondaires, et ils indiquent le caractère particulier de chaque individu.

Nous allons d'abord parler de l'existence de ce caractère national de la physionomie; ensuite nous démontrerons les rapports qui existent entre les traits extérieurs qui le

constituent et le caractère moral de chaque peuple.

Ces recherches, fondées sur des vérités physiologiques, nous fourniront peut-être de nouvelles lumières relativement à l'influence de la civilisation, des arts et des sciences sur l'esprit humain; et l'examen des mœurs et des coutumes des divers peuples servira constamment de preuve aux rapports physionomiques que nous établirons.

Il serait inutile de chercher à prouver l'existence du caractère national de la physionomie; l'homme le moins exercé le reconnaîtra souvent à la première inspection. Il peut être considéré comme un monument historique; bravant les siècles, il nous transmet ou nous confirme des vérités que la nuit des temps commençait à obscurcir, en imprimant sur le front de chaque homme le sceau de son origine. C'est ainsi que le voyageur, qui, de la Suède et du Danemarck, se trouve transporté dans les plaines de la Normandie, est frappé des rapports

qui existent entre la physionomie du Normand et celle du Scandinave : il ne peut méconnaître une origine commune à ces deux peuples. Il ne sera pas moins frappé en considérant les traits du Bourguignon et ceux du Franconien, et la physionomie espagnole lui offrira le mélange des traits du Romain et de ceux du Maure.

Les diverses races de l'espèce humaine se sont rarement conservées sans mélange ; chaque contrée de l'ancien continent a vu successivement s'établir dans son sein divers peuples étrangers. Leur mélange avec les aborigènes a dû nécessairement affaiblir l'expression du caractère national ; mais il n'a pu l'éteindre entièrement lorsque ceux-ci étaient plus nombreux que leurs conquérans.

« Plus les hommes se rapprochent par les liens du sang et de la société, dit Lavater, plus ils se ressemblent par le langage, la façon de vivre, les mœurs, enfin, par la conformation des parties extérieures ; c'est pour-

quoi on remarque une espèce de ressemblance entre les peuples qui sont en relation de commerce et d'affaires. Leur forme s'assimile en quelque sorte par l'influence du climat, par la force de l'imitation et par celle de l'habitude, ressorts qui agissent si puissamment sur la nature du corps et sur celle de l'âme, c'est-à-dire, sur nos facultés visibles et cachées. Cependant cette assimilation ne détruit point le caractère national, qui reste toujours le même, et qu'il est souvent plus aisé d'apercevoir que de décrire. »

Si ce caractère est tellement indélébile, combien il doit être saillant chez les peuples dont les races se sont conservées pures ! On peut s'en convaincre en jetant les yeux sur la nation juive, dont chaque individu porte empreints sur son visage des traits communs à toute sa nation. Les Chinois nous en fourniront encore un exemple.

Cependant il est des peuples dont les traits nationaux échappent à l'analyse. Ils ont bien

une physionomie; mais il est plus facile de l'apercevoir que de la décrire. Sentant notre insuffisance à cet égard, nous les passerons sous silence.

En traitant de la physionomie des divers peuples de l'univers, nous verrons constamment les traits nationaux de l'homme modifiés, mais non altérés par sa situation politique. Passant de la vie sauvage à l'état de civilisation, il conservera en général ses traits primitifs, mais leur expression sera changée; le caractère sauvage, la férocité dont ils portaient l'empreinte, auront disparu. Jamais l'éducation ne rapprochera les formes de la tête du Nouvel-Hollandais ou du Calmouck de celles de l'Européen; le mélange des races pourra seul produire à la longue un tel changement; seul il peut perfectionner la nature humaine. Cette règle générale s'applique à tous les êtres animés.

DE LA CLASSIFICATION

DES

VARIÉTÉS DE L'ESPÈCE HUMAINE.

On peut diviser en cinq classes les variétés de l'espèce humaine. Nous allons en présenter le tableau que nous avons emprunté de *Blumenbach*.

I. Variété Caucasienne *.

Elle comprend tous les Européens, à l'exception des Lapons et des Finnois, et s'étend dans l'Asie jusqu'au fleuve Obi; on la retrouve dans la partie septentrionale de l'Afrique. On la reconnaît à ces caractères :

* Cette première variété étant celle qui se rapproche le plus du beau idéal, on lui a donné le nom de *Caucasienne*, parce que l'on en retrouve le type chez les peuples du Caucase.

couleur blanche, cheveux bruns ou blonds, tête presque sphérique, face ovale, traits médiocrement prononcés, front uni, nez légèrement arqué, bouche petite, lèvres mollement étendues, menton plein et rond, et point de proéminence aux os des pommettes.

II. Variété Mongole.

Cette variété se compose de tous les Asiatiques, à l'exception des peuples de race malaie. En Europe, on la retrouve chez les Finnois et les Lapons, et, en Amérique, chez les Esquimaux et les Groenlandais.

Caractères. Couleur jaune, cheveux noirs, roides, droits et peu fournis, tête presque quadrangulaire, face large, à la fois pleine et déprimée, traits peu marqués, et comme fondus ensemble, yeux séparés par un espace large et uni, nez petit et camus, joues globuleuses et saillantes, l'ouverture des paupières étroite et linéaire, menton pointu et peu marqué.

III. Variété Américaine.

Elle comprend toute l'Amérique, à l'exception du Groenland et des contrées habitées par les Esquimaux.

Caractères. Couleur cuivrée, cheveux noirs, roides et rares, face large, traits prononcés, pommettes saillantes, comme dans la variété précédente, front court, yeux enfoncés, nez saillant.

IV. Variété Nègre.

Cette variété comprend tous les peuples de l'Afrique, excepté ceux qui habitent sa partie septentrionale.

Caractères. Couleur noire, cheveux noirs et crépus, tête étroite, comprimée sur les côtés, front très-convexe et voûté, os des pommettes saillans, yeux à fleur de tête, nez épaté, et se confondant presque avec les joues, mâchoire inférieure portée en avant, bord

alvéolaire étroit et allongé, dents incisives supérieures placées obliquement, lèvres gonflées, menton retiré.

V. Variété Malaie.

On la trouve répandue sur toutes les îles de la mer du Sud, aux îles Marianes, aux Philippines, aux Moluques, aux îles de la Sonde et sur la presqu'île de Malaca.

Caractères. Couleur basanée, cheveux noirs, mous et épais, face alongée et moins comprimée que la précédente. La partie inférieure du visage légèrement portée en avant, front un peu bombé, nez gros, large et épaté, bouche grande, traits saillans, surtout vus de profil.

DE L'ANGLE FACIAL.

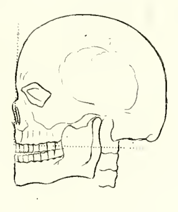
Si on fait passer, par la racine des dents de la mâchoire supérieure et la partie la plus saillante des os du front, une ligne qui vient en couper une autre, tracée horizontalement sur la joue, de la racine du nez à l'extrémité inférieure de l'oreille; ces deux lignes formeront un angle. (*Voyez la première planche.*) Cet angle, tracé sur le profil grec, sera à peu près droit, c'est-à-dire, aura environ 90 degrés; mais, à mesure que la tête humaine s'éloigne de ce type de la beauté, l'angle facial devient plus aigu; il n'est plus que de 70 degrés pour la tête du Nègre et du Calmouck; celui de la tête du singe n'a que 45 degrés. A mesure que l'angle facial de la tête humaine devient plus aigu, l'intelligence de l'homme diminue dans

la même proportion. Cette règle est aussi applicable aux animaux, et leur instinct est d'autant plus borné, que ces deux lignes forment un angle plus aigu. L'angle facial du chien est plus ouvert que celui du mouton ; et les poissons qui, de tous les animaux, ont le moins d'instinct, sont aussi ceux dont la face offre l'angle le plus aigu par la réunion de ces deux lignes.

Nous allons actuellement passer à l'exposition des caractères qui distinguent les physionomies des divers peuples.

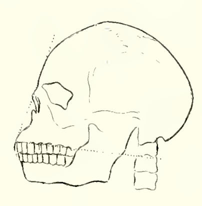
Angle facial de l'Européen



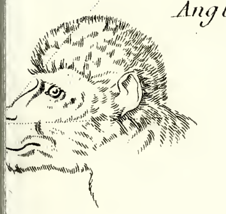


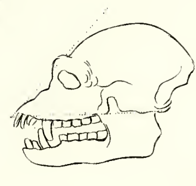
Angle facial du Negre





Angle facial du Singe





PEUPLES DE L'EUROPE.

Les *Anglais* et les *Allemands* ont des têtes dont les dimensions suffisent pour les caractériser. Chez l'Anglais, le diamètre vertical domine au-delà des proportions ordinaires; ce qui fait que sa tête étant alongée et un peu aplatie latéralement, sa face offre peu de largeur. Celle de l'Allemand présente un diamètre transversal plus étendu, sans que le diamètre latéral diminue; elle est aussi d'une forme plus carrée. La coloration de ces deux peuples est celle des peuples du nord: mais, chez l'Anglais, elle est plus belle, parce que le tempérament sanguin domine plus chez lui que chez l'Allemand.

L'expression générale de la face, dans l'état de repos, chez ces deux peuples, annonce le

calme ; mais l'œil plus animé de l'Anglais, lui donne un caractère qui se rapproche un peu de la physionomie espagnole. La physionomie allemande annonce plus de douceur, de patience et de sang-froid ; celle de l'Anglais plus d'énergie et des passions plus vives. Invariable dans ses desseins, et persuadé qu'il pourra les remplir, l'Allemand poursuit sa route à travers les ronces et les épines ; cette route est pénible, mais sûre : quoique persévérant, l'Anglais est plus souvent rebuté par les obstacles.

L'Allemand a de l'imagination ; mais ce n'est point cette imagination vive qui égare si souvent l'Italien. Celle de l'Allemand, en combinant des tableaux, en forme de nouveaux : elle reproduit, et l'imagination de l'Italien crée.

La sensibilité de l'Anglais a une teinte plus sombre que celle de l'Allemand, et par cela même elle est moins expansive. Cette teinte sombre se manifeste dans toutes ses actions. Quand il se livre à la joie, cette joie est bruyante, comme s'il voulait étouffer sa tris-



Anglois.

Pa



Allemand.

tesse naturelle par le bruit, et imposer silence à de sombres réflexions La joie de l'Allemand est au contraire tempérée comme l'expression de sa douleur.

Le front de l'Anglais caractérise le penseur; celui de l'Allemand annonce l'érudit : l'Anglais crée des idées; l'Allemand les repasse à la filière. Sa vaste mémoire, qu'annonce le large front qui caractérise sa physionomie, le rend propre aux ouvrages qui exigent des recherches et des citations, et il s'y montre souvent prolixe. Les facultés de son esprit le portent naturellement vers les compilations.

Si, dans ses productions littéraires, il franchit quelquefois toutes les règles, on doit moins en accuser les écarts de son imagination, que le manque du sentiment délicat des convenances qui a guidé ceux qui les ont établies. En général, l'Allemand atteint plus rarement que l'Anglais l'élégance et le vrai beau.

Il y a deux choses à considérer dans le caractère des têtes de diverses nations : d'abord la structure, ensuite l'expression particulière de la physionomie qui naît du mouvement des muscles de la face. On peut rapprocher la physionomie espagnole de la physionomie italienne sous le rapport de la forme générale. L'italienne est celle qui s'éloigne le moins des justes proportions et du beau idéal. Elle offre en général un ovale, et son angle facial est très-ouvert. Le front italien est perpendiculaire et le nez un peu arqué, surtout chez le Romain. La tête espagnole en diffère par diverses nuances délicates; elle n'offre point des formes aussi belles; son front, plus élevé, est arrondi, ses sourcils sont plus épais, et en général la figure plus maigre et plus allongée. Le teint de l'Espagnol est ordinairement plus basané que celui de l'Italien; cependant les provinces septentrionales de l'Espagne offrent souvent la coloration du tempérament sanguin.

Quelque ressemblance qu'il y ait d'ailleurs

entre les traits de ces deux nations, il existe entr'eux une différence frappante : ceux de l'Italien sont doués d'une mobilité extraordinaire, tandis que l'immobilité caractérise la physionomie de l'Espagnol; de là, cette gravité qui le distingue; devenue imposante par le feu qu'expriment ses regards, elle ne peut être confondue avec celle du Hollandais.

L'Italien, constant dans le but qu'il se propose, est souvent versatile dans le choix des moyens qu'il emploie pour y parvenir; mais l'Espagnol est également versatile dans son but et ses moyens d'exécution. Plus énergique cependant que l'Italien, son caractère est moins souple et ne se plie que difficilement aux circonstances.

Un des principaux traits du caractère espagnol est sa paresse et son inertie morale et physique. Il réfléchit peu, parce que la réflexion est le travail de l'esprit, et il hait toute espèce de travail. Les sciences sont cependant cultivées avec assez de succès en Espagne;

mais elles n'y sont que le partage d'un petit nombre d'hommes : on n'y remarque point cette impulsion générale, qui, en France, en Allemagne, et même dans la plupart des autres contrées de l'Europe, porte vers leur étude des individus de toutes les classes.

Les Espagnols ont singulièrement négligé les arts mécaniques. Extrêmement attachés à leurs anciens usages, ils restent indifférens à toutes les commodités et à toutes les jouissances que ces arts peuvent leur procurer. Satisfaits de vivre comme vivaient leurs pères, ils ne désirent rien au-delà, et savent se contenter du plus strict nécessaire.

Quant à la gravité et à la fierté qui distinguent ce peuple, on ne doit point en former la matière d'un reproche. L'Espagnol est un peu jaloux, il est vrai, des prérogatives de son rang; mais il s'indigne des manières rampantes et il en est lui-même incapable. Un écrivain allemand, plein d'impartialité (M. Fischer), observe qu'on trouve chez les Espagnols



Espagnol.

Pag. 18.

moins de morgue, une plus grande égalité entre les diverses conditions, moins d'orgueil chez les grands, et plus de mépris pour les préjugés de la naissance, que chez les Allemands.

L'équité, la probité, forment d'ailleurs le fond du caractère de l'Espagnol, et la générosité perce dans toutes ses actions.

La superstition que l'on remarque parmi le peuple, est le fruit de son ignorance. On ne peut douter qu'elle ne soit remplacée par une piété éclairée, lorsqu'un concours de circonstances favorables aura favorisé le développement de ses facultés intellectuelles.

Le Hollandais diffère beaucoup des nations dont nous venons de parler : les formes de son visage sont arrondies et se rapprochent plus du cercle; sa tête est plus grosse, et l'expression générale de sa figure, quoique celle du repos, ne décèle point la sensibilité que l'on

remarque sur celles de l'Anglais et de l'Allemand. Le tempérament flegmatique domine évidemment chez le Hollandais. Ses traits, s'ils n'ont point la vivacité de l'Espagnol, la mobilité de l'Italien, annoncent une certaine énergie qui prend souvent, il est vrai, le caractère de l'entêtement, mais qui se manifeste d'une manière égale et constante. Ils annoncent un homme qui marche droit vers un but dont il ne s'écarte jamais, et qui sait surmonter tous les obstacles à force de patience.

Une telle physionomie n'est propre à caractériser ni le guerrier, ni le poëte; mais elle convient à un commerçant, à un homme paisible et sans ambition.

Le Français, environné par ces diverses nations, a une forme de tête intermédiaire entre ces extrêmes; aussi serait-il extrême-



Hollandois.

ment difficile de caractériser les traits qui le distinguent.

Si on approche des extrémités de la France, la physionomie prend le caractère des nations limitrophes. C'est ainsi que dans le Roussillon, à Bayonne, on trouve des physionomies espagnoles assez bien caractérisées. En Provence, on remarque les traits du visage italien; mais leur ensemble ne constitue point, il est vrai, le bel assemblage qui appartient à ce dernier. La Lorraine présente de vraies physionomies allemandes, et les parties de la France qui avoisinent la Hollande, offrent, dans leurs habitans, la plupart des traits qui caractérisent le flegmatique Hollandais.

Le caractère moral du Français présente les mêmes particularités que sa physionomie, et l'équilibre qui résulte de cet heureux mélange, de cette combinaison de facultés diverses, le rend à la fois propre à l'étude de toutes les sciences, à la pratique des beaux-arts, à la guerre et au commerce.

Les physionomies des autres peuples de l'Europe n'offrent point des traits aussi saillans que ceux des nations dont nous venons de parler. Les Russes, par exemple, quoiqu'il soit aisé de les distinguer de leurs voisins, n'ont rien d'assez remarquable dans la physionomie pour qu'on puisse la décrire avec exactitude.

PEUPLES
D'ASIE, D'AFRIQUE, ET D'AMÉRIQUE.

CHINOIS.

Il n'est aucun peuple dont la physionomie nationale soit plus prononcée que celle du Chinois. Son visage est arrondi, les os des pommettes sont saillans. Sa bouche est grande; ses yeux, placés obliquement et penchés vers le nez, forment des angles très-aigus à leurs extrémités. Son teint est brun-jaunâtre, et ses cheveux noirs. Sa taille est moyenne, et ses membres assez bien proportionnés.

Le feu du génie ou du courage ne brille point dans les yeux du Chinois; aucun de

ses traits n'exprime la gaieté ou la vivacité; mais il a en partage la persévérance, la douceur et la prudence. Il est, d'ailleurs, timide, égoïste, souple, rampant et dissimulé. Ces vices, il les doit en partie à la nature du gouvernement auquel il est soumis. Ce gouvernement repose sur le principe de l'obéissance passive qu'un homme doit avoir pour son supérieur. Cette obéissance, portée à un point extrême, s'est généralement changée en une soumission basse et servile. D'ailleurs, le pouvoir arbitraire, dont les mandarins sont revêtus, pouvoir dont ils abusent souvent, en faisant infliger des châtimens rigoureux pour les fautes les plus légères, a flétri le caractère de ce peuple. Les lois, en fixant les formes de la politesse, et en prononçant des peines assez graves contre ceux qui y dérogent, même par inadvertance, vis-à-vis de leurs supérieurs, ont banni la franchise et la sincérité qu'une contrainte cérémonieuse et la dissimulation ont remplacées.



Chinois.

Pag. 24.

L'amour filial, dont les Chinois nous offrent de si beaux exemples, leur mérite certainement des éloges; mais nous observerons que ce principe de l'obeissance passive qu'un fils doit avoir pour son père, gravé de bonne heure dans leur esprit, y jette de profondes racines; et c'est moins à l'impulsion naturelle de leur cœur qu'il faut faire honneur de ce beau sentiment qu'à l'influence de l'habitude et des maximes.

Ennemis de toute innovation, les Chinois ont constamment repoussé les lumières de l'Europe; ils ne perfectionnent rien, parce que, semblables aux Hindous, ils ne s'imaginent pas que les procédés suivis par leurs aïeux puissent être perfectionnés; et ils n'inventent rien, parce qu'ils sont totalement dépourvus du génie qui crée.

La littérature est aussi peu avancée en Chine, qu'elle doit l'être chez un peuple, dont la langue écrite exige la moitié de la vie d'un homme pour son étude approfondie.

Jamais les beaux-arts ne feront de progrès parmi les Chinois, à moins qu'ils n'apprennent à connaître le vrai beau, et à l'apprécier.

Voici un trait qui peint leur égoïsme ;

Lors de l'ambassade du lord Macartney, une multitude de peuple s'était rassemblée sur les bords d'un canal et sur les bateaux placés le long de la rive, pour voir passer les Anglais. La proue d'un de ces bateaux, surchargée par le nombre des spectateurs, se brisa, et ceux-ci tombèrent dans l'eau. L'attention de ceux qui étaient en sûreté ne fut nullement détournée par les cris des malheureux qui allaient périr. Un seul bateau s'avança de leur côté... pour les sauver?... non, c'était pour ramasser le chapeau d'une de ces victimes.

Nous ne citerons pas ici, à l'appui de l'insensibilité du Chinois, la manière dont il expose quelquefois l'enfant nouveau-né qu'il ne peut nourrir, dans les rues du lieu qu'il

habite, ou l'affreux sacrifice qu'il en fait à la divinité d'un fleuve ou d'une rivière, en le précipitant dans ses eaux, avec une calebasse attachée à son cou, afin qu'il se noie moins promptement. L'empire de l'habitude et le pouvoir absolu qu'un père a sur ses enfans en Chine, rendent innocent, à leurs yeux, ce qui, selon nos principes, est une atroce barbarie.

Les Chinois, par leur flègme, leur patience, leur sobriété, leur esprit de commerce et d'économie, peuvent être considérés comme les Hollandais de l'Asie. Quelquefois l'ardeur du gain les entraîne hors de leur pays natal. Ils vont, dans les îles de la mer des Indes, chercher les occasions de s'enrichir, et ils y sont à peu près ce que les Juifs sont en Europe.

La physionomie des Tartares Mantcheoux, a quelque rapport avec celle des Chinois; mais on ne retrouve plus aujourd'hui sur les traits

de ces conquérans de la Chine le caractère martial qui les distinguait jadis. Paisibles possesseurs d'un vaste empire, ils ont perdu peu à peu l'ardeur guerrière qui les animait à l'époque de sa conquête; haïs des Chinois, sur qui ils s'arrogent une supériorité offensante, ils ne doivent la continuité de leur domination qu'au caractère paisible de ce peuple; mais, à en juger par la fréquence des révoltes et des émeutes populaires qui ont eu lieu depuis quelques années, on peut déjà prévoir l'époque où les Chinois secoueront ce joug étranger.

CALMOUCKS.

Les traits qui caractérisent les Calmoucks se retrouvent d'une manière plus ou moins saillante chez la plupart des nations d'origine mongole. La tête du Calmouck est arrondie, ses yeux sont analogues à ceux du Chinois, par leur forme et leur obliquité; sa face est absolument plate, et il règne une très-grande longueur d'une pommette à l'autre; son nez écrasé est tellement camus qu'on n'aperçoit, au premier coup d'œil, que l'ouverture des narines: ses lèvres sont grosses, ses cheveux noirs et ses oreilles d'une grandeur démesurée. Le front et le menton du Calmouck étant terminés en pointe, son visage offre la forme d'une losange; son crâne, aplati vers le haut, et proéminent sur les côtés, présente un angle facial peu différent de celui du Nègre.

Quelqu'extraordinaire que soit la physio-

nomie du Calmouck, elle n'annonce ni la cruauté ni la barbarie. Ses facultés intellectuelles, sans être très-développées, surpassent celles des peuplades qui l'environnent. On peut juger du caractère de ce peuple par l'esprit de ses lois : elles indiquent des hommes humains, et amis de l'ordre; aucune d'elles ne prononce la peine de mort, et cependant elles repriment tous les délits. On reconnaîtrait difficilement aujourd'hui, dans ce peuple paisible et hospitalier, les descendans de ces Mongols, qui, conduits par Gengis-Kan, remplirent de terreur toute l'Asie et une partie de l'Europe, et dont les ravages ont laissé des traces encore visibles après plusieurs siècles.



Calmouck.

HINDOUS.

La physionomie des Hindous s'est maintenue pure, comme leurs mœurs; successivement soumis aux Perses, aux Mahométans, aux Mogols, aux Tartares; leur caractère moral et physique, leur système religieux n'ont éprouvé aucune altération, et cette race s'est conservée sans mélange au milieu de leurs conquérans.

Tout est en harmonie dans les traits de l'Hindou, tout y exprime à la fois la douceur et le calme de l'âme. Plus régulière et infiniment plus belle que la physionomie chinoise, celle de l'Hindou annonce des facultés intellectuelles non moins développées, et elle exprime plus de candeur et d'amabilité; mais on n'y trouve pas plus que sur les traits du Chinois l'expression de la vivacité et le feu du génie.

On remarque chez l'Hindou la même

persévérance, la même patience, le même attachement aux mœurs de ses aïeux que chez les Chinois. Les arts et les sciences n'ont jamais dépassé certaines limites dans l'Hindoustan comme dans la Chine, parce que les procédés que ce peuple emploie se transmettent sans altération de père en fils. Également ennemis de toute innovation, ils n'ont jamais essayé d'adopter les procédés pratiqués en Europe; il est vrai que ceux qu'ils emploient sont d'une simplicité extrême, et leurs produits approchent de la perfection. Assis quelquefois pendant des heures entières, sans changer de place, occupés à fumer le houcka, dépourvu d'ambition et de cette curiosité inquiète qui caractérise plusieurs peuples de l'Europe, l'Hindou trouve le bonheur dans le calme et le repos.

Si on ne connaissait point le pouvoir de l'habitude et l'influence des principes religieux sur les Hindous, on serait tenté d'accuser de barbarie ce peuple rempli de douceur et d'hu-



Indous.

Pag. 32.

manité, quand on considère les pratiques cruelles qui accompagnent souvent leurs cérémonies religieuses. Sans parler de cette classe d'hommes exaltés, connus sous le nom de fakirs, qui se livrent par esprit de pénitence à des mortifications aussi extravagantes que cruelles, nous citerons ces expiations où les Hindous se suspendent dans les airs à de longs crochets qui pénètrent dans leur chair, tandis que d'autres se précipitent de plus de vingt pieds sur des pointes aiguës et tranchantes, croyant attirer sur leur tête la faveur du ciel et la rémission de leurs péchés. Nous citerons aussi ces veuves qui se précipitent dans le bûcher qui consume le corps de leur époux, ou qui se font enterrer vivantes auprès de ses restes inanimés. On doit rapporter l'origine de ces usages affreux à l'époque où l'Asie était encore plongée dans la barbarie. Transmis de père en fils, leur antiquité les a rendus sacrés pour un peuple aussi attaché à

ses anciennes coutumes , quoiqu'elles soient en opposition avec l'esprit du précepte qui lui défend de verser le sang; précepte auquel il obéit si strictement, qu'il s'abstient même d'ôter la vie à l'animal le plus vil.

La plus rare probité caractérise en général les Hindous qui se livrent au commerce ; répandus dans plusieurs contrées de l'Asie, ils y exercent la profession de courtiers; et la confiance que l'on a en eux est telle, que l'on ne compte jamais les sacs d'argent où ils ont apposé leur cachet.

Rien de plus singulier que la manière dont ces courtiers concluent leurs marchés. Le lecteur nous pardonnera de la rapporter. Le vendeur et les acheteurs, accroupis en cercle, ont leurs jambes recouvertes d'un tapis. C'est sous ce tapis, qu'à l'aide du langage muet des mains, ils débattent le prix et concluent le marché. Le vendeur et l'acheteur ont seuls

connaissance des conditions de la vente, quoiqu'elle se soit faite, pour ainsi dire, à l'enchère. Pendant ce temps, ils causent de choses indifférentes et étrangères à l'objet qui les occupe.

Si on compare la physionomie de l'Hindou avec diverses têtes de ce recueil, on n'y retrouvera point l'ardeur belliqueuse de l'Arabe, la noble audace de l'Indien de la Floride, la férocité du Nouvel-Hollandais, la sombre dissimulation du Malais, ni la stupidité farouche du Samoïède; ses traits calmes, réguliers et bien coordonnés annoncent un juste équilibre entre les facultés intellectuelles, mais ils ne sont point ceux d'un peuple guerrier, et l'Hindou n'est pas destiné à devenir un conquérant; il supportera avec patience et résignation le joug le plus pesant, et rien ne peut l'engager à la révolte. La disette la plus affreuse régnait dans une ville de l'Inde; les Anglais avaient accaparé les subsistances, et leurs magasins regorgeaient de vivres; les

malheureux Hindous, dévorés par la faim, se traînaient dans les rues en implorant en vain la commisération des Anglais. Ils périrent par milliers, et sans tenter de se procurer par la force, en s'emparant des magasins, les moyens de soutenir leur existence, et même sans se plaindre.

COPTES.

On peut considérer les Coptes comme les descendans des anciens Égyptiens. Des joues bouffies, les pommettes très-saillantes, un front plat, des yeux peu ouverts et dont les angles sont relevés, un nez court plutôt qu'épaté, une bouche grande et plate, très-distante du nez, des cheveux à demi laineux et une barbe rare et pauvre : tels sont les traits qui les caractérisent.

Les bas-reliefs, les statues et particulièrement le sphinx, restes précieux des arts de l'ancienne Égypte, nous offrent les mêmes caractères. La stature des Coptes est moyenne, leurs formes dénuées de grâce et de légèreté. Le feu du génie, éteint par l'asservissement, ne brille plus dans leurs yeux ; mais on y remarque l'expression de l'adresse et de la

finesse. Aucun de leurs traits n'annonce le courage, l'énergie ou la vivacité des passions; mais ils portent le caractère de la patience, qualité que trop souvent les Turcs mettent impunément à de rudes épreuves.



Copte

Pag. 38.

ARABES.

La physionomie de l'Arabe diffère singulièrement de celle du Copte. Ses yeux enfoncés et couverts sont pleins de feu ; ses lèvres sont minces et sa barbe courte et disposée en mèches pointues : toutes ses formes sont anguleuses ; et ses membres bien musclés rappellent plutôt la force et l'agilité que la grâce et la beauté. On remarque ces traits chez l'Arabe pasteur ; mais ils sont infiniment plus saillans chez l'Arabe du désert. L'indépendance de celui-ci, et l'état de guerre où il vit, lui donnent un caractère de fierté sauvage très-remarquable. Tous les traits de l'Arabe Bedouin portent l'empreinte d'une âme énergique, et on doit même convenir qu'ils décèlent un caractère de grandeur et de noblesse assez remarquable. Il est d'ailleurs facile d'y reconnaître une âme ardente.

La guerre est l'élément du Bedouin ; dès

qu'une invasion étrangère ou des querelles intestines viennent troubler le repos de l'Égypte, il se met en mouvement. Ce n'est point pour s'attacher à l'un ou l'autre parti; c'est pour les piller tous deux, selon les circonstances, et, pour nous servir de l'expression énergique d'un auteur distingué: là où est le butin, là est l'ennemi du Bedouin. Toujours prêt à traiter, dit le même auteur, parce qu'il y a des présens attachés aux stipulations, il ne connaît d'engagement que la nécessité.

Cependant ces hommes, si redoutables dans leurs incursions, sont bons, civils et hospitaliers sous leurs tentes. Ils reçoivent l'étranger avec empressement, le nourrissent le logent sans en exiger aucun salaire, et s'efforcent de lui procurer toutes sortes d'amusemens. Ils se montrent en cela bien différens des Mores répandus dans l'Afrique, quoique ceux-ci professent la même religion et suivent le même genre de vie.



Arabe Bédouin.

Naturellement graves, austères et silencieux, les Arabes sont ennemis des jeux et des ris; la calomnie leur est inconnue : l'union qui règne parmi eux est rarement interrompue, parce qu'ils ne se livrent jamais à l'ivresse et que la passion du jeu leur est étrangère.

L'Arabe cultivateur, habitant de l'Égypte, corrompu et asservi, a presque perdu le caractère physionomique de sa nation. On ne retrouve plus sur ses traits cette empreinte de noblesse et de grandeur qui caractérisent ceux de l'Arabe Bedouin, et dont on remarque même quelques traces sur le visage du Turc.

Le lecteur nous permettra de rapporter ici plusieurs anecdotes; elles pourront achever de peindre le caractère énergique, souvent cruel et quelquefois généreux de l'Arabe. Nous laisserons parler M. Denon, qui les rapporte avec le feu du sentiment.

« Le second jour de marche de nos troupes, au départ d'Alexandrie, quelques soldats

rencontrèrent, près de Béda, dans le désert, une jeune femme, le visage ensanglanté; elle tenait, d'une main, un enfant en bas âge, et l'autre main égarée allait à la rencontre de l'objet qui pouvait la frapper ou la guider. Leur curiosité est excitée; ils appellent leur guide, qui leur servait en même temps d'interprète; ils approchent, ils entendent les soupirs d'un être auquel on avait arraché l'organe des larmes : une jeune femme, un enfant au milieu d'un désert! Étonnés, curieux, ils questionnent : ils apprennent que le spectacle affreux qu'ils ont sous les yeux, est la suite et l'effet d'une fureur jalouse : ce ne sont pas des murmures que la victime ose exprimer, mais des prières pour l'innocent qui partage son malheur, et qui va périr de misère et de faim. Nos soldats, émus de pitié, lui donnent aussitôt une part de leur ration, oubliant leur besoin près d'un besoin plus pressant; ils se privent encore d'une eau rare, dont ils vont manquer tout à fait, lorsqu'ils

voient arriver un furieux, qui, de loin, repaissant ses regards du spectacle de sa vengeance, suivait de l'œil ses victimes; il accourt arracher, des mains de cette femme, ce pain, cette eau, cette dernière source de vie que la compassion vient d'accorder au malheur : Arrêtez! s'écrie-t-il, elle a manqué à son honneur, elle a flétri le mien; cet enfant est mon opprobre, il est le fils du crime. Nos soldats veulent s'opposer à ce qu'il la prive du secours qu'ils viennent de lui accorder; sa jalousie s'irrite de ce que l'objet de sa fureur devient encore celui de l'attendrissement; il tire un poignard, frappe la femme d'un coup mortel, saisit l'enfant, l'enlève et l'écrase sur le sol; puis, stupidement farouche, il reste immobile, regarde fixement ceux qui l'entourent, et brave leur vengeance. »

« Un officier français était depuis plusieurs mois le prisonnier d'un chef d'Arabes; son camp surpris la nuit par notre cavalerie, il n'eut que le temps de se sauver; tentes, troupeaux,

provisions, tout fut pris. Le lendemain, errant, isolé, sans ressource, il tire de ses habits un pain, et en donnant la moitié à son prisonnier, il lui dit : Je ne sais quand nous en mangerons d'autre; mais on ne m'accusera pas de n'avoir pas partagé le dernier avec l'ami que je me suis fait. »

Voici un trait de barbarie, dont on ne trouve des exemples que chez les sauvages du Canada.

« Pendant que les troupes françaises marchaient vers la Haute-Égypte, les Arabes harcelèrent les avant-postes, et massacrèrent tous les traîneurs qu'ils purent atteindre. L'adjudant Delanau, jeune homme plein de courage et de talent, fut fait prisonnier à quelques pas de l'armée, en traversant un ravin: on met un prix à sa rançon; les Arabes s'en disputent le partage, et, pour terminer la querelle, brûlent la cervelle à leur prisonnier. »

TURCS.

La physionomie des Turcs a beaucoup de rapport avec celle des Arabes. En adoptant les mœurs et la religion de ce peuple, ils ont aussi pris le caractère de leurs traits. Mais les beautés des Turcs sont plus graves, et leurs formes plus molles. Des paupières épaisses laissent moins de feu et d'expression à leurs regards. Un teint moins basané, une barbe plus longue et plus touffue, un cou nourri, de la gravité et de la pesanteur, qu'ils prennent pour de la noblesse, une bouche belle et bien bordée achèvent leur portrait. Le caractère moral des Turcs présente les mêmes rapports. Tel est cet esprit vindicatif qu'ils tiennent plutôt des Arabes que des Tartares, leurs véritables ancêtres. Cet esprit de la vengeance, le Turc est capable de le renfermer très-long-temps dans son cœur;

il le développe avec énergie, lorsqu'une occasion favorable se présente.

Quoique naturellement réfléchis et intelligens, ils partagent l'indifférence des Asiatiques pour les sciences de l'Europe, et les préceptes de leur religion leur défendent la pratique des arts d'imitation.

Le Turc montre une persévérance infatigable, lorsqu'il s'agit de suivre un projet qui doit le mener à la fortune, et il est capable de sacrifier à son intérêt les liens de l'amitié, et même ceux du sang. Dans toute autre circonstance, il est obligeant, humain et susceptible même de reconnaissance; mais ces qualités ne s'étendent jusqu'aux chrétiens, que lorsqu'il a quelque avantage à espérer: trait qui décèle bien l'intolérance religieuse qui caractérise le Turc.

JUIFS.

Répandus, disséminés sur toute la surface de l'Europe et dans plusieurs parties de l'Asie, les Juifs ont conservé sans altération leur physionomie nationale et leur caractère moral. Les mêmes causes qui ont conservé pures et et sans mélange les races hindoues et chinoises, ont aussi agi chez les Juifs. C'est à leur attachement extrême pour les opinions et les usages de leurs pères qu'il faut attribuer l'intégrité de leurs mœurs primitives : attachement qui caractérise bien la plupart des peuples de l'Asie, et qui est encore augmenté chez le Juif par la persévérance et l'extrême opiniâtreté qui le caractérisent.

Les traits distinctifs de la physionomie juive résident principalement dans la forme du nez et dans celle de l'œil ; son sourcil est épais, et son regard fin et perçant. Ce regard, s'il n'est pas souvent animé par le feu du génie,

indique ordinairement un esprit fin et pénétrant.

Également méprisés par les chrétiens et par les musulmans, depuis l'époque où le christianisme devint la religion dominante de l'Europe, et où l'islamisme se répandit dans l'Asie; les Juifs sentirent qu'une seule carrière leur était ouverte. C'était celle du commerce. Mais ce n'était point en pratiquant le commerce en grand qu'ils auraient pu échapper aux effets de l'intolérance religieuse : la publicité des richesses qu'ils auraient acquises eût éveillé l'envie et l'avide cupidité. Ils furent donc réduits à le pratiquer en silence, et à employer des voies souterraines, et souvent même tortueuses. Ils y joignirent la recherche avide de toutes les occasions qui pouvaient leur offrir quelque gain, et une économie extrême, quelquefois poussée jusqu'à l'avarice, parce que c'étaient les seuls



Juif.

Pag. 48.

moyens de suppléer au peu d'étendue de leur négoce primitif.

Les circonstances changèrent; mais l'impulsion donnée subsista. De là, ce caractère si connu qui distingue souvent le Juif.

Les traits des femmes juives sont ordinairement formés par la main des Grâces; mais ils sont loin d'offrir l'expression qui distingue ceux de leurs époux.

Nous ferons ici une réflexion dont l'expérience confirmera la solidité : c'est que les causes morales et physiques qui modifient, d'une manière si frappante, le caractère des hommes des divers pays de la terre, ont infiniment moins d'empire sur le caractère des femmes. Celui-ci est plus indépendant du climat, du genre de vie et de la nature du gouvernement. On remarque moins de différence entre la compagne du féroce Cannibale de la Nouvelle-Zélande, ou celle du sauvage Indien de la Nouvelle-Hollande et l'Européenne, qu'entre leurs époux.

Cette observation n'est point destinée à démontrer l'énergie d'un sexe né pour plaire. Les facultés morales des enfans de toutes les nations offrent un phénomène semblable; elle prouve seulement qu'un caractère peu énergique prend la teinte des mœurs qui l'entourent, d'une manière proportionnée à sa faiblesse.

N'est-il point d'ailleurs des traits communs qui rapprochent toutes les femmes, et qui semblent être leur apanage? la sensibilité et la douceur.

KAMSTCHADALES.

Il serait extrêmement difficile de ramener à une origine commune les divers peuples qui habitent la partie orientale de la Sibérie. Nous ne chercherons point à établir ici les rapports qui peuvent exister entr'eux et les habitans de la côte opposée d'Amérique; ces rapports ne sont pas assez saillans pour décider la grande question relative à la manière dont l'Amérique a été peuplée.

Parmi les nations de l'Asie septentrionale, on distingue particulièrement les Kamstchadales. On a présumé, mais sans beaucoup de fondement, que cette nation descendait des Mongoles. Quoi qu'il en soit, les traits du Kamstchadale sont en général ceux qui caractérisent tous les Asiatiques du Nord. Sa stature est peu élevée, ses jambes grêles et son ventre pendant. Les pommettes de ses joues sont très-saillantes, son nez court et lé-

gèrement aplati, et ses yeux enfoncés sont peu ouverts. Ce dernier trait appartient à la fois aux peuples du Nord et à ceux de la Zone Torride. Les premiers garantissent ainsi leurs yeux de l'éclat éblouissant des neiges; tandis que le Nègre ou l'Égyptien cherche à préserver les siens du contact de la lumière trop vive que produisent les rayons du soleil réflétés par les sables.

L'air morne qui distingue la tête de notre Kamstchadale est encore un des caractères communs à tous les individus de cette nation. Cependant, quelqu'affreux que nous paraisse le sort de ce peuple dont le pays semble être le domaine des frimas, il est content, et, semblable au Lapon, il regarde le séjour de ses pères comme le pays le plus heureux de la terre.

L'opiniâtreté est le trait le plus saillant de leur caractère moral. Quoique naturellement poltrons, ils résistèrent au joug que les Russes leur ont imposé; ils se révoltèrent plusieurs



Kamtschadale.

Pag. 52.

fois et soutinrent leur rébellion avec une opiniâtreté qui avait presque les caractères du courage. Dans une de ces insurrections un des chefs, voyant qu'il avait le dessous, se donna lui-même la mort, après avoir poignardé sa femme et ses enfans.

Le caractère des Kamstchadales a déjà éprouvé les modifications que produit constamment un joug étranger sur le caractère d'un peuple : naturellement vain et méprisant, il est devenu souple et rampant avec ceux qu'il craint. Mais on ne remarque point que ce joug ait augmenté chez lui la paresse et le penchant à l'oisiveté qui lui est si naturel; il diffère en cela des Hottentots. On doit attribuer cette dissemblance au climat, et surtout à la grande différence qui existe entre la conduite des Hollandais au Cap de Bonne-Espérance, et celle des Russes au Kamstchatka. Les premiers ont cherché à maintenir les Hottentots dans l'ignorance et l'abrutissement; les autres ont tenu une conduite contraire,

et, en se livrant au commerce et à l'agriculture, le Kamstchadale a dû sortir de l'abrutissement où il était plongé.

La stupidité des Kamstchadales parmi lesquels la civilisation n'a encore fait aucun progrés, est telle qu'ils ignorent ordinairement leur âge. En comptant successivement les doigts de leurs pieds et de leurs mains, ils savent aller jusqu'à vingt; au-delà, tout nombre leur paraît infini.

Leurs inclinations répondent aux facultés de leur esprit, et la satisfaction de leurs sens constitue leurs principales jouissances.

A ces traits peu flatteurs joignons leurs bonnes qualités : ils sont probes, hospitaliers et sincères.

Jadis le suïcide était très-commun dans ce pays. Un Kamstchadale était-il mécontent de son sort; la pèche, la chasse avait-elle été peu heureuse : il n'hésitait point à se donner la mort.

BAIE DE L'ANGLE,

DANS L'ÎLE DE SÉGALIEN *.

L'ÉTONNEMENT de La Pérouse fut extrême, en trouvant dans la baie de l'Angle un peuple dont les manières à la fois douces et graves, l'intelligence et les qualités aimables, l'emportaient de beaucoup sur tous les peuples qu'il avait eu occasion de visiter jusqu'alors. Il ne remarqua point en eux cet étonnement stupide, que manifestent la plupart des Indiens à l'aspect de nos arts et de leurs produits; ils cherchaient au contraire à en découvrir les procédés.

Ce peuple, peu nombreux, n'est ni pasteur,

* Cette île, dont la longueur est au moins de quatre cents lieues, est située, dans la mer d'Ochotz, au sud-ouest du Kamstchatka. Elle est peu éloignée de la côte de Tartarie, dont elle n'est séparée que par un détroit :

ni agricole. La pêche et la chasse seules fournissent à sa subsistance. Son gouvernement paraît être patriarcal ; ses mœurs sont très-douces, et tout semble annoncer qu'il n'est étranger à la pratique d'aucune vertu.

Ces insulaires sont en général bien faits ; quoique leur taille soit peu élevée ; leur constitution est forte et leurs traits agréables. On pourrait peut-être trouver quelques légers rapports entre leurs usages et ceux des Tartares et des Chinois ; mais ils ne ressemblent nullement à ces peuples par l'extérieur physique. Leurs traits sont plus réguliers, et se rapprochent extrêmement des formes européennes. L'analogie de leur langue avec celle des habitans des îles Kuriles, doit faire supposer que l'origine de ces deux peuples est la même.

Les différences physiques si marquées, qui distinguent les naturels de Ségalien et des Kuriles, des Tartares, des Chinois, des Japonais et des Kamstchadales, prouve évidem-



Homme de l'Ile de Tchoka.

Pag.

ment que cette partie du continent n'a point peuplé ces îles, et peut-être leurs habitans sont-ils une colonie étrangère même à l'Asie.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'être frappé en retrouvant dans un coin de l'Asie, jusqu'alors presqu'inconnu, un peuple dont les qualités morales et physiques se rapprochent à un tel point de celles qui distinguent les Européens. Si on compare ses traits à ceux du Nouveau-Hollandais, on conviendra nécessairement des rapports intimes qui existent entre les facultés de l'âme et les traits extérieurs.

Des recherches sur ce peuple et sur les habitans des îles Kuriles offriraient probablement des résultats très-curieux; peut-être prouveraient-elles que cette race peu nombreuse doit son origine à l'Europe. Quelque peu vraisemblable que paraîtra cette opinion à beaucoup de personnes, nous préférerons l'adopter plutôt que d'admettre la supposition que ces insulaires sont de race asiatique,

et que leurs traits, en perdant leur caractère primitif, ont pris celui des habitans de l'Europe. Si on considère l'indélébilité de ce caractère national, tracé d'une manière si saillante sur le visage d'un Asiatique, et que des siècles ne peuvent altérer, on éprouvera peut-être moins d'éloignement pour notre hypothèse.

SAMOÏÈDES.

Parmi les nations dont l'origine est absolument inconnue, il en est une qui habite les contrées les plus froides et les plus stériles du globe : ce sont les Samoïèdes. Chassés par les Tartares des lieux tempérés qu'habitaient leurs ancêtres, ils ont, en émigrant, perdu leur caractère national. En changeant leur manière de vivre, ils ont aussi changé celles de leurs mœurs et de leurs coutumes, qui pouvaient faire reconnaître leur origine. Errans au milieu des déserts glacés qu'ils habitent, isolés les uns des autres, souvent en proie aux horreurs de la faim; leur caractère moral et physique a dû nécessairement éprouver une dégradation dont les effets sont très-sensibles *. Leur taille est petite et

*Les Lapons nous offrent un exemple bien frappant de cette dégradation. Qui croirait que ce peuple de pygmées, dont l'intelligence est aussi bornée que leur

trapue, leur visage large et aplati; des traits durs et peu mobiles attestent l'insensibilité de leur âme, et la nullité de leurs sensations morales. Rien de plus sauvage que les mœurs des Samoïèdes, Leurs mariages, presque comparables à ceux de la Nouvelle-Hollande, sont très-remarquables : lorsqu'un Samoïède veut se marier, il achète une femme, et, comme s'il craignait qu'elle ne cherchât à se soustraire au sort qui la menace, on la garrotte dans son traîneau. Combien est déplorable la condition de ces malheureuses femmes! Surchargées de travaux, regardées comme des êtres impurs, l'époque de l'accouchement met le comble à leurs peines; alors elles

physique est imparfait, reconnaît les mêmes aïeux que les Hongrois, si les rapports des langues ne l'attestaient d'une manière irréfragable?

Nous aurions extrêmement désiré offrir au lecteur la tête du Lapon; mais n'ayant pu nous en procurer une qui fût authentique et dessinée d'après nature, nous avons préféré l'omettre.



Samoyède.

doivent déclarer devant leur mari si elles ont commis quelqu'infidélité; la superstition leur impose ce devoir, auquel elle n'osent se soustraire.

Observons ici que l'on peut mesurer l'état de barbarie d'un peuple, par la nature de sa conduite avec le sexe le plus faible. Nous verrons constamment le peuple le plus civilisé redoubler d'égards en sa faveur, et lui montrer ces attentions qui indiquent une véritable délicatesse; tandis que l'homme sauvage réserve à sa malheureuse compagne la plus lourde partie des peines et des embarras de la vie. Cette règle peut même s'appliquer aux diverses contrées de l'Europe; et les nuances qui distinguent la conduite des peuples qui l'habitent, envers le beau sexe, quelque fugitives qu'elles soient, peuvent servir à indiquer la place qu'ils doivent occuper dans l'échelle des degrés de la civilisation.

De tous les peuples de l'Asie, les Cochinchinois sont les seuls parmi lesquels le beau

sexe jouit de toute sa liberté. Les femmes de la Cochinchine prennent une part très-active à l'administration des biens de leurs maris ; elles président également aux opérations commerciales. Quoiqu'il paroisse faire peu de cas de la chasteté de sa moitié, un Cochinchinois a pour elle les plus grands égards. Des mœurs si étrangères à l'Orient étonneront moins le lecteur quand il saura que ce peuple, par l'aménité de ses mœurs, sa gaîté et sa légèreté, a mérité le nom de *Français de l'Asie*.

HOTTENTOTS.

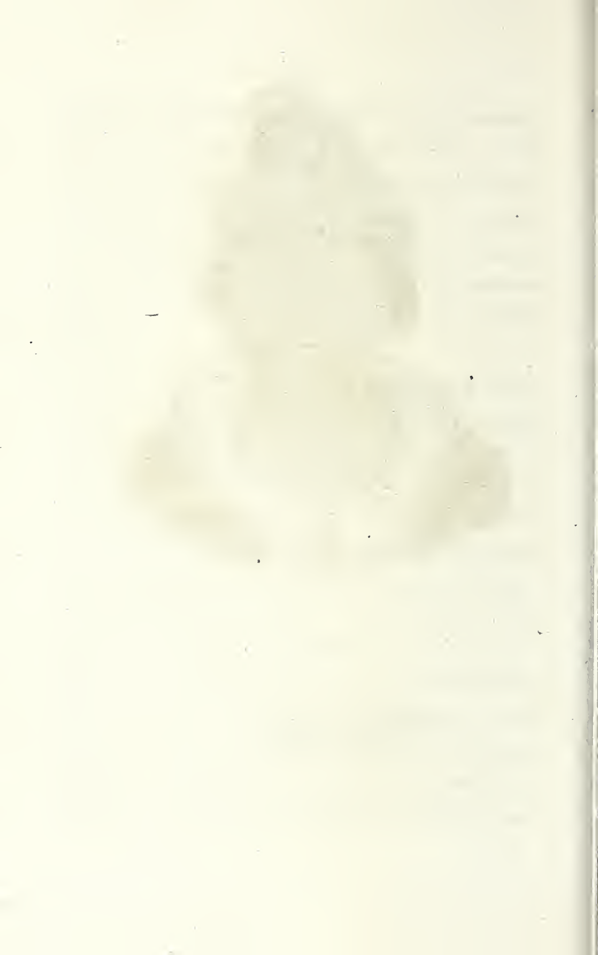
Les traits qui constituent la physionomie du Hottentot, sont très-caractéristiques. Les pommettes de ses joues sont proéminentes; son visage, très-large dans sa partie supérieure, se rétrécit tellement vers le bas, qu'il présente la forme d'un coin, ce qui fait paraître sa tête trop petite. Son nez est tellement aplati, qu'il n'a pas plus de six lignes de saillie ; ses narines sont très-ouvertes et surpassent souvent en hauteur le dos du nez ; sa bouche est grande et ses dents très-blanches. La disposition de ses yeux, assez beaux d'ailleurs, ressemble à celle des yeux chinois; ils sont légèrement inclinés vers le nez. Ce rapport a fait concevoir à M. Barrow une opinion très-singulière : il prétend que les Hottentots doivent leur origine à une colonie chinoise. Nous doutons que le lecteur soit du même avis, lorsqu'il aura comparé les traits de ces deux peu-

ples. Les cheveux des Hottentots, moins courts et frisés, ressemblent à de la laine : leurs sourcils sont naturellement dégarnis et ils s'épilent toutes les parties du corps. La stature de ce peuple est assez élevée, et ses membres sont parfaitement proportionnés. La couleur de sa peau est un brun enfumé ou feuille morte.

Quelque bizarre que nous paraisse la physionomie du Hottentot, elle porte une expression de douceur et de bonté très-prononcée ; mais on y remarque le caractère de l'inertie : on s'en convaincra facilement en comparant sa tête avec la suivante. La première annonce la pusillanimité et l'indolence ; la seconde offre l'empreinte du courage et de l'activité. La première est celle d'un peuple qui, peu éloigné d'un foyer de civilisation, est resté plongé dans l'abrutissement et dont les facultés intellectuelles n'ont fait aucun progrès ; l'autre annonce, au contraire, un peuple capable de profiter des lumières de l'Europe, et dont l'in-



Hottentote.



telligence se serait développée rapidement, s'il se fût rencontré un concours de circonstances favorables. Mais peut-être si l'Houzouâna se fût trouvé dans les mêmes circonstances que le Hottentot, courbé sous un joug étranger, son âme eût été abrutie et il se serait livré à l'indolence, parce que c'est un des caractères de l'esclavage; tandis que le Hottentot, relégué dans les montagnes et obligé, comme l'Houzouâna, de recourir à la force pour se procurer des alimens, animé par l'esprit d'indépendance, aurait senti naître dans son âme l'énergie et le courage nécessaires pour s'y maintenir.

L'abrutissement du Hottentot se manifeste surtout par l'exiguité du cercle de ses idées. Le sentiment de l'existence d'un Être Suprême paraît être au-dessus de son intelligence : on ne trouve chez lui aucune cérémonie, parce que des cérémonies quelconques supposent un certain degré de civilisation. Les plaisirs des sens les plus grossiers, et surtout celui de

satisfaire un appétit vorace, forment l'unique genre de jouissances qu'il connaisse : le présent seul fixe ses pensées, et jamais l'avenir ne devient l'objet de sa sollicitude. Égaré au milieu des déserts arides de l'Afrique, en proie à une faim dévorante, il partagera avec son compatriote la dernière portion des alimens qui lui reste, et, quoique sans espoir d'en obtenir d'autre le lendemain, il se couche sur le sable et s'endort d'un sommeil paisible.

Le Hottentot sait souffrir, mais c'est par indolence ; il ne se révolte point contre le joug pesant que lui impose un maître barbare, parce que la révolte suppose toujours une certaine énergie, et il se croit heureux tant que le mécontement de ce maître ne se manifeste point par des coups ou par des privations.

HOUZOUANAS.

Les Houzouânas constituent une race d'hommes fort singulière : voisins des Hottentots , avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de rapports, il habitent les contrées situées au nord du cap de Bonne-Espérance. Leur taille, remarquable par sa petitesse, ne s'élève guère au-delà de quatre pieds et demi ; mais ils sont très-bien proportionnés, et leur force, ainsi que leur agilité, sont surprenantes : leur tête est plus arrondie que celle du Hottentot, et ils sont beaucoup moins noirs, car leur couleur approche de celle des Malais ; leurs cheveux plus crêpus sont plus courts, et leur nez, encore plus écrasé, n'offre guère que six lignes de saillie à sa partie inférieure. Les yeux de l'Houzouâna sont grands et vifs, et toute sa physionomie exprime un air d'audace et d'assurance vraiment remarquable.

La conformation des femmes est plus extraor-

dinaire que celle des hommes ; toutes sont remarquables par une croupe énorme et telle qu'un enfant peut y tenir debout. On n'a point remarqué que l'épine dorsale de ces femmes fût altérée, et cette proéminence n'est qu'une masse de graisse qui, à chaque mouvement du corps, contracte un mouvement d'oscillation très-singulier. Une autre particularité distingue encore les femmes houzouânas ; c'est parmi elles que l'on a remarqué cet allongement des parties sexuelles, ou plutôt cet appendice extraordinaire auquel on a donné le nom de tablier naturel, et que l'on a supposé être particulier aux femmes hottentotes chez lesquelles, cependant, il se rencontre moins fréquemment que chez les femmes houzouânas.

Ce peuple fugitif habite les bois et les montagnes ; il y vit dans la plus affreuse misère. Poursuivi par les colons du Cap qui l'accusent de ne vivre que de brigandage, ces malheureux sont obligés d'errer continuel-



Houzouana.

lement dans les déserts arides qu'ils habitent. Les racines d'une espèce d'iris et les larves des sauterelles forment presque leur seule nourriture. L'habitation d'un Houzouâna mérite à peine le nom de hutte, et lui-même est presque nu.

Malgré la misère et la dégradation où il semble plongé, ce peuple est bien loin de l'état de barbarie qui distingue le Nouveau-Hollandais; son courage ne porte point l'empreinte de la férocité, et il accueille les étrangers avec hospitalité. Le Vaillant regarde les Houzouânas comme la souche primitive de toutes les races de Hottentots qui peuplent aujourd'hui la partie méridionale de l'Afrique *. La

* M. Barrow désigne ce peuple sous le nom de *Bosjesmens*. Le Vaillant, qui l'appelle *Houzouânas*, distingue par le nom de Bosjesmens, un ramassis d'Européens, de mulâtres et de Hottentots flétris par leurs crimes. Ces brigands infestent les environs du Cap, et remplissent souvent les colons de terreur.

haute taille et les formes nourries du Hottentot, doivent être attribuées à la vie paisible qu'il mène et à sa nourriture presqu'entièrement animale, tandis que l'Houzouâna, errant dans ses montagnes, réduit le plus souvent à une nourriture végétale, a dû nécessairement éprouver une dégradation physique.

NÈGRES.

Dans le tableau des variétés de l'espèce humaine que nous avons présenté plus haut, sont tracés les caractères de la race nègre. Ces caractères étant à peu de chose près les mêmes pour toutes les nations de cette race, nous nous dispenserons de les répéter ici.

La coloration de la peau du Nègre a donné naissance à une foule d'hypothèses ; quelques-unes ne sont que ridicules; d'autres sont spécieuses.

Parmi les premières, nous citerons celle qui attribue la noirceur du Nègre au sceau de la réprobation imprimé sur le front de Caïn après la mort d'Abel. L'auteur de cette opinion était un jésuite espagnol.

Quelque célèbre que soit le nom du savant qui l'a émise, nous rangerons dans la même classe l'hypothèse de Maupertuis, fondée sur la supposition que l'ovaire de la première

femme renfermait des œufs de différentes couleurs; et celle de Vossius, qui a cru voir dans la noirceur du Nègre les caractères d'une maladie transmise d'âge en âge.

Aristote et quelques physiciens plus modernes l'atribuent à la chaleur des rayons du soleil. Plus récemment, des savans l'ont crue causée par l'émission d'un carbone * surabondant dont l'influence des rayons solaires détermine l'émission à la surface de la peau.

Mais on ne pourra méconnaître l'insuffisance de la première de ces raisons, si on réfléchit que les rayons solaires n'agissent que sur l'épiderme, tandis que le siége de la matière colorante est placé au-dessous. D'ailleurs, l'action du soleil, quelque prolongée qu'elle soit, ne peut produire une coloration héréditaire, puisque, si ses rayons cessent d'agir pendant

* On appelle *carbone* une matière de la même nature que le charbon, et produite par la combustion d'un corps.



Negre, de Guinée.

Pag. 72

quelque temps, la peau reprend sa couleur primitive. Si on admettait cette hypothèse, on devrait supposer que les parties les moins soumises à l'action du soleil, sont les moins colorées, et l'expérience démontre le contraire.

L'hypothèse fondée sur l'influence des rayons lumineux sur le carbone, est plus spécieuse que la précédente; mais un examen approfondi en démontre également l'insuffisance. Parcourant le globe terrestre, nous verrons sous les mêmes parallèles des peuples noirs, olivâtres et basanés. L'intensité des rayons du soleil étant la même pour tous les pays qu'ils habitent, ne devraient-ils pas produire les mêmes effets? et les peuples qui habitent des contrées également chaudes, ne devraient-ils point être de la même couleur? Les îles de la Sonde et la Guyane, situées sous l'équateur où la chaleur du soleil a le plus de force, sont habitées par des peuples olivâtres, tandis que le Sénégal, sous le 17e. degré de latitude,

nous offre les plus noirs des Nègres ; et dans la terre de Van-Diémen, située sous le même parallèle que le midi de la France, on trouve également une race nègre assez bien caractérisée.

La recherche des causes qui déterminent la couleur noire de la peau des Nègres, n'a jusqu'ici offert aucun résultat bien satisfaisant. La lumière et la chaleur y contribuent peut-être ; mais, comme nous venons de le prouver, elles n'en sont point la cause exclusive. Le penchant qui porte les hommes à vouloir tout expliquer par les lois mêmes qui constituent leur science, a seule pu donner naissance au nombre infini d'hypothèses que l'on a hasardées sur cette matière.

La nature des organes qui sécrètent le fluide colorant de la peau est mieux connue *, ces organes ne sont autre chose que les bulbes

* Cette belle découverte est due à M. Gautier, docteur en médecine. Il l'a exposée dans un excellent mémoire sur la coloration de la peau.

des poils et des cheveux. La matière qui colore les cheveux du Nègre, et celle qui noircit sa peau est identique; la couleur blanche, basanée, jaune, bronzée et noire, qui caractérise les divers peuples de la terre, dépend des proportions dans lesquelles ce fluide colorant est sécrété, et non d'une différence quelconque dans l'organisation de ces peuples.

Quant aux causes qui déterminent le plus ou moins d'abondance de cette sécrétion, nous le répétons, elles sont inconnues.

Ce qui doit augmenter la quantité de fluide noir qui se répand sur la peau du Nègre, est le peu de longueur de ses cheveux, qui, par conséquent, n'en absorbent qu'une petite partie; tandis que, parmi la race blanche et particulièrement chez les femmes, les cheveux, plus longs, absotbenr une plus grande quantité de ce fluide, et contribuent à la blancheur de leur peau, en l'empêchant de se fixer à sa surface. Puisse la connaissance de ce phénomène, engager le beau sexe à ne jamais se

priver volontairement d'un ornement qui augmente ainsi doublement ses charmes.

Les facultés intellectuelles des divers peuples nègres peuvent être plus ou moins développées par la civilisation et l'éducation; mais elles ne surpasseront jamais un certain point, qui sera toujours bien inférieur à celui auquel peut atteindre l'Européen.

Les causes de cette infériorité morale du Nègre, sont indiquées par sa conformation physionomique. Nous invitons le lecteur à jeter de nouveau les yeux sur ce que nous avons dit plus haut, concernant l'angle facial (*page* 22); il verra que celui du Nègre est beaucoup plus aigu que celui de l'Européen. (*Voyez la première planche.*) L'aplatissement du front qui en résulte, doit nécessairement diminuer la cavité de la boîte osseuse du crâne qui, comme l'on sait, contient les organes de l'intelligence; car cet aplatissement n'est point racheté, comme chez quelques Européens, par la saillie des parties postérieures de la tête.

On sera bien plus convaincu de cette vérité si l'on applique à la tête du Nègre ce principe général, établi par Lavater : *Toute concavité remarquable dans la tête dénote la faiblesse de l'organe qui y répond.*

Le nez du Nègre nous offre encore l'occasion d'appliquer ce principe. Celui de l'enfant européen présente une concavité remarquable ; à mesure que ses facultés se développent, et que son énergie se manifeste et remplace l'opiniâtreté qui distingue ordinairement ce premier âge de l'homme, le dos du nez perd cette concavité, et souvent il fait saillie en sens contraire, et constitue ce qu'on appelle communément un nez *aquilin* ; tandis que, chez le Nègre, le dos du nez reste toujours concave. Chez celui-ci, l'opiniâtreté remplace la vraie énergie, et l'impulsion du moment le guide plus souvent que la raison ; insouciant et souvent inconstant, sa vie n'est ordinairement qu'une enfance continuelle.

L'expression de l'énergie n'appartient point

exclusivement au nez. Les autres traits du visage concourent aussi à l'exprimer; mais, à l'exception du menton, ils l'annoncent d'une manière moins saillante. Le défaut absolu de menton caractérise tous les animaux, hors l'homme. Le visage de la femme offre ordinairement un menton arrondi, peu saillant, et pour ainsi dire *reculé*. Il en est de même de celui de l'enfant; mais le menton de l'homme, dont l'apanage semble être la force d'âme, est plus prononcé.

AMÉRICAINS.

(Voyez la planche de l'Indien de la Floride.)

Les peuples qui habitent l'Amérique septentrionale, à l'exception des Groënlandais et des Esquimaux, ont beaucoup de rapport entr'eux; mais il serait cependant difficile de déterminer s'ils partent d'une souche commune. Le caractère général de leur physionomie annonce beaucoup d'énergie et des facultés intellectuelles assez développées. C'est dommage que l'expression de ces qualités soit souvent ternie par l'empreinte de la cruauté et de la barbarie. Leur taille est bien proportionnée, quoique leurs membres soient ordinairement un peu grêles, trait qui distingue l'homme livré à une vie sauvage et vagabonde, et qui est extrêmement prononcé chez le Nouveau-Hollandais *. Leurs cheveux sont noirs. On a cru

* On peut y ajouter un *ventre proéminent*. Ces caractères sont plus ou moins saillans, selon la vie plus ou moins sauvage que mènent les hommes, et surtout

pendant long-temps que leurs corps étaient dépourvus de poils et qu'ils n'avaient point de barbe ; c'est une erreur. La sécrétion des poils est infiniment moins abondante chez l'Américain que chez les autres peuples ; mais enfin elle existe, et lorsque les voyageurs ont vu des Indiens qui en étaient dépourvus, c'est qu'ils se les arrachent. Leur peau est naturellement très-basanée ; mais leurs fréquentes onctions et les couleurs affreuses dont ils se peignent la figure et tout le corps, pour se rendre plus redoutables aux yeux de leurs ennemis, contribuent à leur donner à la longue

selon le plus ou moins de ressources que fournit à leur subsistance la contrée qu'ils habitent. C'est ainsi que le Nouveau-Zélandais l'emporte sur le Nouveau-Hollandais, quoiqu'il soit lui-même inférieur à l'Indien de l'Amérique septentrionale, et que les formes de celui-ci soient en général moins parfaites que celles de l'habitant des plus heureuses contrées de l'Europe, parce que les contrées qu'habitent ces peuples ont les mêmes rapports entre elles par la fécondité de leurs productions.

une teinte très-obscure. Nous nous permettrons ici une réflexion : c'est que cet usage de se peindre le visage, caractérise tous les peuples à la fois sauvages et guerriers, et par conséquent cruels ; et plus ils possèdent l'art de rendre leur extérieur effrayant, plus leurs âmes sont possédées par les passions vindicatives et cruelles.

Les sens de ces peuples sont beaucoup plus parfaits que les nôtres ; leur jugement est droit et solide, leur conception assez vive lorsqu'il ne s'agit point d'idées abstraites ; jamais ils ne prennent une résolution avant d'y avoir mûrement réfléchi, mais ils l'exécutent avec ardeur : ils ont sur eux-mêmes un empire auquel nous ne parvenons que bien difficilement, et le malheur le plus subit ne causera point la moindre altération sur leurs traits : constans dans l'adversité, ils la supportent sans se plaindre. Les supplices les plus affreux, les tourmens dont l'idée seule nous révolte, ne

tireront point un seul gémissement du prisonnier de guerre qui les endure.

L'amour de la vengeance est le trait qui les caractérise le plus particulièrement ; ni le temps, ni les soumissions, ne peuvent effacer de leur âme le souvenir d'une injure, et leur courage est souvent terni par la cruauté qui l'accompagne.

On ne peut disconvenir que leurs actions ne portent quelquefois une empreinte de grandeur et de noblesse. Cette empreinte, on la retrouve dans leurs discours qui, par leur énergie, leur concision et la beauté des images dont ils sont ornés, s'élèvent souvent jusqu'au sublime.

Parmi ces peuples divers, on peut considérer la nation Créek, de la Floride, comme la plus puissante et la mieux policée de l'Amérique. Ces Indiens sont de beaux hommes ; à une contenance fière et imposante, ils joignent des traits qui portent en général le caractère de l'héroïsme. Le lecteur pourra s'en convaincre, en jetant les yeux sur la planche



Indien de la Floride.

Pag. 82

qui représente la physionomie de l'un d'eux. A ces qualités qu'ils possèdent, ils joignent des vertus sociales et l'amour de la justice. L'abus des liqueurs fortes a généralement abruti les autres peuples de l'Amérique septentrionale : les Créeks ont su en bannir l'usage parmi eux.

Un traiteur * européen, qui portait clandestinement, chez cette nation, quelques barriques d'eau-de-vie dont il espérait faire un trafic avantageux , fut rencontré dans les bois par un parti de jeunes guerriers créeks. Ceux-ci, indignés de son audace avide et craignant pour leurs compatriotes les effets de ce breuvage funeste, percèrent les barriques à coups de tomahawks **, et laissèrent couler la liqueur sur la terre sans en boire une seule goutte.

* On appelle ainsi les Européens qui trafiquent parmi les nations indiennes.

** Espèce de hache qui forme l'arme principale des Indiens de l'Amérique septentrionale.

Afin de mieux faire connaître au lecteur ces peuples, dont le caractère offre un mélange si singulier de vertus et de vices, nous allons rapporter quelques anecdotes caractéristiques.

Un voyageur rencontre, dans un pays aride et stérile, un Indien qui y avait fixé sa demeure; étonné de la bizarrerie de son choix et de son air morne, il l'interroge; l'Indien lui avoue, avec l'accent du désespoir, qu'il avait manqué aux devoirs qu'impose l'amour de la patrie, et que, pour s'en punir, il s'était condamné volontairement à vivre dans l'isolement de cette affreuse solitude.

Voici un trait de finesse : Un Indien de la confédération créeke avait un cheval qu'il estimait beaucoup; ce cheval lui fut volé. Peu de jours après, se trouvant dans l'établissement européen, il reconnut son coursier entre les mains d'un colon. Aussitôt il le réclame. Le colon affirme que depuis long-temps il

est sa propriété, et il invoque le témoignage de ses compatriotes, qui tous soutiennent son assertion. L'Indien allait perdre son cheval, lorsque tout d'un coup, comme frappé d'une inspiration subite, il demande que l'on bande les yeux de l'animal. Si ce cheval est à vous depuis si long-temps, dit-il au colon, vous devez connaître ses moindres défauts : dites-moi de quel œil il est borgne. Le colon embarrassé hésite; enfin il dit à tout hasard que c'est de l'œil gauche. Aussitôt le Créek, découvrant les yeux de l'animal, fit voir qu'il ne l'était point du tout, et le cheval lui fut restitué.

Celui-ci porte le caractère de la générosité. On sait que la plupart des sauvages de l'Amérique septentrionale regardent les songes comme des ordres du ciel, dont l'accomplissement est un devoir sacré. Un sauvage rêva un jour que le bonheur de sa vie était

absolument attaché à la possession d'une femme mariée à l'un des plus considérables de son village. Celui-ci aimait beaucoup sa femme, avec qui il vivait dans la plus grande union; cependant il n'osa la refuser à la demande de son compatriote, quelque pénible que fût leur séparation; et, pour lui prouver qu'il ne pensait plus à son premier choix, il prit une autre épouse. Mais, peu de temps après, la mort ayant frappé celui qui les avait désunis, il reprit sa première femme.

Un Indien en ayant tué un autre, le frère du défunt alla trouver le meurtrier; apercevant dans sa cabane une femme et des enfans, il demanda à qui ils étaient; le meurtrier répondit qu'ils étaient à lui. Puisque ces enfans sont encore trop jeunes pour se procurer leur subsistance et celle de leur mère, je différerai ma vengeance, dit l'Indien, et il sortit. Quelques années après, ayant su que le fils aîné du meurtrier avait

tué un cerf, il alla trouver son père, et lui dit que le temps de satisfaire les mânes de son frère était arrivé, puisque ses enfans étaient capables de pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance et à celle de leur mère. Le meurtrier le remercia du délai qu'il lui avait accordé, et lui dit qu'il était prêt à mourir; se tournant ensuite vers sa femme et ses enfans qui témoignaient leur désespoir, il leur reprocha la faiblesse qu'ils montraient; il fit ensuite signe à l'offensé de frapper, et mourut sans pousser un soupir.

Un Indien pris par ses ennemis, déjà attaché au poteau fatal, et condamné à mourir au milieu des plus affreux tourmens, dit à ses bourreaux : J'ai commis une grande faute. Le grand esprit m'en punit aujourd'hui; mais mon repentir surpasse encore sa colère. Déliez-moi, faites rougir le canon d'un fusil, vous me le donnerez, et je saurai moi-même

m'imposer des tourmens dont l'idée vous est inconnue. Surpris de l'assurance de ses discours, on le délie. On lui présente le canon brûlant, il le saisit à pleines mains, et s'en servant comme d'une arme formidable, il écarte ses bourreaux stupéfaits, s'élance dans la rivière qui coulait à peu de distance, la traverse à la nage, au milieu des coups de fusil, se cache entre les roseaux d'un marais, et s'échappe à la faveur des ombres de la nuit, malgré les recherches de ses ennemis.

Un Iroquois, mécontent de sa femme, mais dissimulant son ressentiment, la mène un jour à la chasse. Le gibier était abondant, et le mari bon chasseur; cependant il affectait de ne rien trouver, et il disait que l'on avait certainement jeté un sort sur lui; lorsqu'un jour il feignit d'avoir fait un songe, dont l'accomplissement devait, selon leurs idées, rompre le charme. Il avait rêvé, disait-il, qu'attaquant, pendant la nuit, la cabane

qu'il avait élevée dans le bois, il faisait sa femme prisonnière de guerre et la condamnait aux supplices horribles que l'on fait subir aux captifs. La femme, pensant que l'on pouvait éluder un pareil songe comme il leur arrive souvent, exhorta son mari à l'accomplir. Celui-ci n'y manqua point ; la nuit suivante, il attaque la cabane, fait sa femme esclave, la condamne au feu et la lie au poteau : la malheureuse pensait que l'accomplissement du songe s'arrêterait là; mais elle se trompait, son barbare époux alluma un brasier, puis, lui reprochant ses infidélités, la brûla à petit feu avec une cruauté atroce.

Le frère de cette femme arriva dans le temps de cette cruelle exécution ; il reconnaît de loin sa sœur bien-aimée, entend ses cris lamentables ; aussitôt il couche le mari en joue et le tue, puis il s'empresse de délier sa sœur ; mais il était trop tard, son état était désespéré. Pour finir ses tourmens, et par pitié, il la poignarda.

Miss O-Créa, jeune personne aussi aimable que belle, avait été promise en mariage à un des officiers de l'armée du général Burgoyne. Plusieurs partis ennemis se répandant fréquemment dans le pays qu'elle habitait, son amant craignit pour sa sûreté, et lui envoya une escorte d'Indiens pour l'amener au camp. Ceux-ci avaient déjà presque rempli leur commission et s'approchaient du camp anglais, lorsqu'un autre parti d'Indiens également attachés aux Anglais les rencontra. Bientôt ils se disputèrent l'honneur de remettre la jeune personne entre les mains de son amant. Des paroles, ils en vinrent aux coups, lorsqu'un des chefs, voulant mettre fin au combat, s'approcha de miss O-Créa, et d'un coup de tomahawk l'étendit sans vie à ses pieds. L'objet de leur querelle n'existant plus, les Indiens revinrent tranquillement au camp.

Un pauvre Indien s'était endormi dans son canot qui était amarré sur le rivage du fleuve Saint-Laurent, quelques milles au-dessus de la fameuse cataracte de Niagara : sa femme était à terre; un matelot passa ; la trouvant à son gré, il veut employer la force pour satisfaire ses désirs. Honnête et fidèle, elle s'élance vers le rivage pour réveiller son mari; mais, plus prompt qu'elle, le matelot la devance, et coupe l'amarre du canot qu'il met en dérive : le courant a bientôt entraîné le malheureux Indien au milieu des rapides. Les cris de plusieurs personnes attirées sur le rivage par la singularité d'un spectacle aussi nouveau, l'éveillèrent. L'Indien se lève, promène autour de lui des yeux égarés, et, apercevant le danger qui le menace, il saisit sa pagaie et travaille avec une ardeur incroyable; mais voyant bientôt que c'est en vain qu'il s'épuise en efforts, il met tranquillement sa pagaie de côté, s'enveloppe de sa couverture et se recouche dans son canot qui, en quelques se-

condes, fut entraîné au fond de l'abîme d'où il ne reparut jamais.

Rien n'égale les ruses que les Indiens emploient à la guerre pour se surprendre mutuellement. L'un d'eux résolut de faire un coup de sa tête : un jour que la terre était couverte de neige, il met ses raquettes * à l'envers et marche vers un village ennemi : il y pénètre pendant la nuit, s'approche sans bruit d'une cabane ouverte où étaient plusieurs Indiens endormis, et il les fait successivement passer des bras du sommeil dans ceux de la mort ; puis il se retire et va se cacher sous une pile de bois placée à peu de distance. Le lendemain la plus grande rumeur règne dans le village ; on cherche partout l'ennemi qui, en y pénétrant, a laissé de si cruelles traces de sa présence. Les marques des raquettes em-

* Espèce de chaussure dont les Indiens se servent pour marcher sur la neige.

preintes sur la neige guident les jeunes guerriers du village, mais en sens contraire à la route que l'Indien a tenue : ils suivent pendant plusieurs jours ces traces trompeuses qui se terminent au village ennemi. Irrités de voir cet être inconnu échapper à leur vengeance, harrassés de fatigue, ils retournèrent tristement vers leurs cabanes, mais ce fut pour y être témoin de nouvelles calamités. Toutes les nuits l'Indien, sortant de sa retraite, renouvelait des scènes de carnage sur les faibles habitans qui étaient restés dans leur demeure, sans qu'on pût le découvrir, car la neige fondue cessait d'indiquer ses traces. On se douta enfin de la vérité; mais il était trop tard, l'ennemi avait disparu.

Une autre fois, des Indiens, ayant résolu de surprendre un parti ennemi, allumèrent un grand feu autour duquel ils rangèrent leurs vêtemens rembourrés de foin et de feuilles sèches, de manière qu'à une certaine distance, ils offraient l'apparence de quelques hommes

endormis; puis ils se cachèrent derrière les arbres voisins. Les ennemis, attirés par la fumée qui s'élevait du brasier, s'approchèrent en silence de ces prétendus adversaires qu'ils ne pouvaient bien discerner, les couchèrent en joue et déchargèrent leurs armes sur eux. Saisissant cet instant favorable, les autres, sortant de leurs retraites, s'élancèrent sur leurs ennemis désarmés et les massacrèrent sans peine.

NOOTKA.

La côte nord-ouest de l'Amérique est habitée par diverses nations, aussi différentes par leurs mœurs que par leur origine. Vers le Nord, on trouve des peuplades dont la langue et les usages paraissent évidemment dérivés des Esquimaux et des Groënlandais; tels sont les habitans de la baie du Prince-Guillaume et ceux de la baie de Norton. En se rapprochant du Midi, on trouve une race d'hommes absolument différente et dont la langue offre assez d'analogie avec celle des Mexicains, pour faire supposer que leur origine est commune. Tels sont les habitans de la baie de Nootka : leur taille est moyenne, leurs membres arrondis sans être musculeux, et assez mal proportionnés; leur visage large offre des pommettes saillantes, un nez aplati, de larges narines, un front bas, des yeux petits et noirs et cependant dépourvus de viva-

cité, des lèvres larges, épaisses, et des sourcils peu fournis.

La physionomie de ce peuple annonce constamment chez tous les individus un esprit lourd et flegmatique : elle ne porte point l'empreinte de la férocité ; elle offre plutôt le caractère de la bonté et de la douceur. Cependant Cook remarqua qu'ils apportèrent au lieu où se faisaient les échanges des ossemens humains ; mais ce fait, qui prouve qu'ils traitent leurs ennemis avec une cruauté féroce, indique plutôt, comme l'observe ce navigateur célèbre, un rapport général avec le caractère des peuplades non civilisées, qu'une inhumanité particulière dont on doive leur faire des reproches. Leur insouciance et leur paresse est extrême ; cependant ils sont très-sensibles aux injures, et, quelque flegmatique que soit leur tempérament, ils se mettent facilement en colère, mais ils s'apaisent promptement.

S'il est vrai que ce peuple soit de race mexicaine, comme tout semble l'annoncer,



Homme de la baie de Nootka.

Pag. 96.

on ne peut qu'être étonné de la différence qui existe entre ses traits et ceux des Créeks * qui sont de la même race, et on ne peut attribuer l'altération que la physionomie de l'Indien de Nootka a subie qu'à la vie beaucoup plus sauvage qu'il mène.

Nous avons déjà dit que les habitans d'une contrée stérile, livrés à la vie sauvage, et par conséquent soumis aux privations de toute espèce, éprouvaient une dégradation physique très-prononcée. Cette dégradation ne se manifeste point seulement par la maigreur, la *gracilité* des membres et la proéminence du ventre, mais aussi par le peu de mobilité de la physionomie, qui semble étrangère aux sensations morales.

C'est dans les climats froids que cette dégénérescence se manifeste de la manière la plus prononcée. Est-il sur la terre des sauvages

* Voyez la planche qui représente la tête du Créck, désigné sous le nom d'*Indien de la Floride*.

plus malheureux que les *Pesserais* du Canal de Noël, sur les côtes de la Terre-de-Feu. En est-il aussi de plus laids et de plus mal conformés. Presque nus au milieu des neiges éternelles qui semblent être l'apanage du sol ingrat qu'ils habitent; n'ayant pour abri que de misérables huttes; errans sur le rivage des mers; réduits à la nourriture précaire que leur offre une pêche quelquefois peu abondante, ils ne paraissent point sentir toute la rigueur de leur sort. Presqu'hébêtés, ils ont à peu près perdu la faculté de réfléchir, et leur existence paraît bornée à la vie animale.

Quoiqu'un peu moins malheureux, les Esquimaux présentent à peu près les mêmes caractères; et, aux deux extrémités du globe, des causes semblables ont produit des effets analogues.

MALAIS.

La race malaie peut être considérée comme la race, sinon la plus nombreuse, du moins la plus étendue du globe ; elle est répandue dans toutes les parties de l'Océan Pacifique dans une espace de plus de douze cents lieues du nord au sud, et de quatre mille lieues de l'est à l'ouest, depuis les îles Sandwich jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et de l'île de Pâques à celle de Madagascar dans l'autre hémisphère.

Nous avons déjà tracé les traits généraux des Malais dans le tableau des cinq races principales de l'espèce humaine (page 7); nous y renvoyons le lecteur, pour éviter ici une répétition inutile ; nous ajouterons seulement qu'ils sont petits et trapus.

La férocité, la perfidie, la ruse, un caractère éminemment vindicatif et cruel distinguent en général les Malais répandus sur l'archipel des Moluques, aux îles de la Sonde,

à Ceylan et dans la presqu'île de Malacca. Soumis aux préceptes de l'Alcoran, ils ont en partage l'esprit intolérant des musulmans; ils haïssent les chrétiens, et c'est surtout envers eux que leur perfidie se manifeste. On est frappé de la différence qui existe entr'eux et celles de leurs colonies répandues dans l'Océan Pacifique, car celles-ci se distinguent en général par leur hospitalité et leur douceur. On est tenté d'attribuer cette différence à l'influence de l'islamisme chez les premiers.

Vindicatif au dernier point, le Malais n'hésite point à sacrifier sa vie, pourvu qu'il puisse en même temps l'ôter à son ennemi. Adonné à l'usage de l'opium, dont l'abus lui procure une espèce d'ivresse furieuse, il y a ordinairement recours lorsqu'il est accablé par un violent chagrin. Alors, à Batavia, on les voit quelquefois saisis d'un féroce vertige se précipiter au milieu des rues, leur redoutable cric *

* Espèce de poignard fort dangereux dans la main d'un Malais; sa lame serpentée est souvent empoisonnée.



Malais.

à la main, en sacrifiant tous ceux qui se rencontrent sur ses pas.

L'amitié et la tendresse sont des sentimens presqu'étrangers à leurs âmes. Le capitaine Woodard, qui a résidé long-tems à Célèbes, rapporte qu'il n'a jamais vu de Malais s'embrasser entr'eux, ni même donner des marques de tendresse à leurs enfans.

Les Malais ne sont point dénués d'industrie; mais la paresse les empêche de perfectionner les procédés du petit nombre d'arts qu'ils emploient : il est vrai que la chaleur du climat réduit leurs vêtemens à une simple pièce de côton dont ils s'enveloppent le corps, et leur sobriété réduit leur nourriture à un petit nombre d'alimens.

Presque tous les navigateurs qui ont parcouru les mers de l'Inde, ont eu lieu de se plaindre des Malais. L'appât du gain le plus modique, engage ces hommes perfides à massacrer ceux que le sort met en leur pouvoir. C'est ainsi que, lors du voyage en Chine de

lord Marcartney, l'équipage du *Lion* perdit un de ses hommes. Ce malheureux fut assassiné, parce que les Malais ambitionnèrent la possession d'un peu de linge qu'il était occupé à laver.

Les Malais sont aux mers de l'Inde, ce que les Barbaresques étaient jadis à la Méditerranée : montés sur des bâtimens nommés *Pros*, ils croisent dans divers parages, et lorsqu'ils aperçoivent quelque navire d'une force inférieure, ils fondent dessus, l'abordent et en massacrent l'équipage.

Le lecteur sera certainement frappé des rapports qui existent entre le portrait que nous venons de tracer, et la physionomie malaie que lui présente la planche qui l'accompagne. Cette physionomie, d'ailleurs très-authentique, porte bien le caractère de la perfidie et de la méchanceté.

POLYNÉSIE.

ÎLES SANDWICH.

Les habitans des îles de la mer du Sud sont d'origine malaie. La ressemblance physique de ces deux peuples, et plus encore le rapport des langues, confirment cette opinion. Peut-être cette multitude d'îles de la mer du Sud, qui gisent entre les tropiques, ne sont-elles que les points les plus élevés d'un continent enseveli dans les eaux à une époque tellement reculée, que la tradition s'en est perdue. Si on n'adopte point cette hypothèse, on doit nécessairement conclure qu'il fut une époque où les Malais étaient beaucoup plus avancés dans la navigation qu'ils ne le sont actuellement, et que cette immense chaîne d'îles, connue sous le nom de *Polynésie*, doit sa population à leurs émigrations maritimes.

Les rapports dont nous venons de parler,

ne s'étendent point jusqu'au caractère moral de ce peuple. Nous avons déjà représenté les Malais comme des hommes vindicatifs, turbulens, traîtres et féroces; leur physionomie farouche n'offre que l'empreinte de la méchanceté; tandis que les paisibles habitans de Taïti et des îles des Amis semblent, au contraire, avoir en partage toutes les vertus hospitalières. Rien de plus touchant que la manière dont ils accueillirent les navigateurs qui visitèrent successivement leurs îles. On remarqua parmi eux, il est vrai, beaucoup de penchant au vol; mais combien il est excusable parmi ces peuples dont la générosité envers les navigateurs annonçait que, s'ils prisaient pour eux-mêmes le droit de propriété, ce n'était que pour jouir du plaisir de donner.

Tout annonce dans ces îles un commencement de civilisation. Les femmes n'y sont point, comme chez tous les peuples sauvages, chargées des travaux les plus pénibles. Ils



Homme des Iles Sandwich.

Pag. 104

connaissent l'amour, ce sentiment qui ennoblit l'homme lorsqu'il est pur; et ils sont sensibles aux douceurs de l'amitié. Les arts y sont parvenus à un point qui étonne les Européens; les pirogues qu'ils construisent, ornées de sculptures et garnies de voiles, annoncent le goût des arts et des connaissances nautiques. Ils ont quelques idées de culture, et ils savent par le travail perfectionner les productions de la nature.

Accoutumés à donner l'essor à l'expression de leurs sentimens, les hommes ne cherchaient point à dérober les pleurs que leur causait le départ des Européens auxquels ils s'étaient attachés par le lien d'une douce amitié; et l'expression de leur joie était souvent enfantine.

Par une opposition singulière à toutes les idées reçues dans le reste de la terre, la plupart des Taïtiennes ne connaissent point la pudeur, ce sentiment qui ailleurs ajoute un nouveau prix à la beauté. Ce peuple ne rougit

point d'accomplir en public, dans ses cérémonies religieuses, un acte que partout ailleurs on enveloppe des ombres du mystère ; et, par un renversement inouï, ce même peuple mange isolément, à l'écart et en silence, comme si cette action avait quelque chose de honteux.

Les voyageurs crurent distinguer deux races d'hommes dans ces îles : les uns remarquables par la hauteur de leur taille et par leur embonpoint, forment la classe des *Érées*, ou chefs ; les autres, distingués par le nom de *Toutous*, constituent une classe inférieure et chargée de tous les travaux ; leur taille est beaucoup plus petite, et les traits de leur visage n'ont point la noblesse qui caractérise ceux des Érées. Il est à présumer que l'excès des travaux, le défaut de nourriture animale et le libertinage, qui règne parmi un grand nombre d'hommes et de femmes de cette classe, sont les seules causes de sa dégradation physique. Les Érées au contraire ont en abondance une nourriture substantielle, que leur

fournit la chair du porc, qui, avec les rats et les chiens, sont les seuls quadrupèdes de la plupart des îles de la Polynésie.

Les îles Sandwich, situées plus vers le nord, furent découvertes par le capitaine Cook; les progrès que la civilisation y a faits sont encore plus remarquables. *Tamahama*, souverain d'*Owihée*, l'une de ces îles, sentit les avantages que pouvait lui procurer l'introduction des arts de l'Europe dans ses états; il employa tous les moyens qui furent en son pouvoir pour attirer et fixer dans son île des Européens capables d'instruire son peuple. Il y réussit : des savans et des ouvriers, séduits par les avantages qu'il leur offrit, s'établirent à Owihée, et aujourd'hui, Tamahama habite un palais bâti à l'européenne et garni de vîtres; il s'est formé une garde vêtue d'uniformes, soumise à une discipline sévère, et exercée aux manœuvres militaires de l'Europe. Il possède également une marine; ses vaisseaux, armés de petits canons, vont commercer jusque sur

la côte d'Amérique. On ne peut considérer sans étonnement la manière dont cette île sauvage sort de la barbarie, et le génie supérieur que décèle la conduite de Tamahama.

Plus actif et plus énergique que le Taïtien, l'habitant des îles Sandwich a un caractère non moins bienveillant. La funeste catastrophe qui termina les jours du plus grand des navigateurs, du capitaine Cook, doit être moins imputée à leur barbarie qu'à la fatalité des circonstances, et à l'attachement qu'ils ont pour leur souverain, à la liberté duquel ils craignaient que Cook ne voulût porter atteinte.

D'après le tableau que nous venons de tracer, le lecteur ne s'étonnera plus si la physionomie de l'habitant des îles Sandwich porte un caractère européen très-prononcé.

La forme du casque de plumes et celle du manteau que portent les chefs de ces îles, semblent tellement imitées sur celles de l'Eu-

rope, que l'opinion fondée sur la supposition que quelque bâtiment espagnol ou flibustier a fait naufrage sur l'une de leurs côtes à une époque reculée, est très-admissible.

Quelques auteurs, en prétendant que la nature du beau était dépendante de la manière de voir des hommes, ont cherché à prouver que l'existence d'un type de la beauté humaine était une chose imaginaire. Les réflexions, que suggèrent les rapports moraux et physiques qui existent entre les Européens et certains insulaires de la Polynésie, tels que les habitans des îles Sandwich, par exemple, suffiront pour démontrer la faiblesse de leurs argumens. Puisque nous voyons les peuples sauvages les mieux partagés du côté des facultés intellectuelles, se rapprocher d'autant plus, par les traits du visage, de la physionomie caucasienne, tandis que ceux dont les facultés sont les plus bornées s'en éloignent dans la même proportion, ne peut-on pas conclure,

connaissant l'harmonie qui règne entre toutes les parties de la création, que le type de la beauté existe réellement parmi la variété caucasienne (*Voyez page* 7), puisque les individus de cette variété offrent en général l'organisation la plus parfaite et le développement le plus étendu des facultés intellectuelles ?

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Les habitans des deux grandes îles que forme la Nouvelle-Zélande, sont aussi de race malaie. Ce sont des hommes grands et robustes; leur corps est bien proportionné dans sa partie supérieure; mais leurs membres sont un peu grêles. Plus alertes et plus vigoureux que les voluptueux habitans de Taïti et des îles des Amis, ils ont en général moins d'embonpoint; leur teint est brun. Ils se tracent sur le corps et particulièrement sur les joues, des taches noires, contournées en spirales; leurs cheveux, relevés sur le sommet de la tête, sont ornés de plumes, et leurs oreilles sont souvent garnies d'un morceau de peau d'albatrosse couvert de son duvet; ces ornemens bizarres leur donnent un air étrange.

La physionomie des peuples de la Nouvelle-Zélande, sans être précisément féroce, a

quelque chose de sauvage et de guerrier ; continuellement en guerre les uns avec les autres, leurs tribus ne peuvent se livrer à l'agriculture. La pêche, la chasse aux oiseaux sauvages et quelques racines, sont leurs seules ressources. Ils sont braves et déterminés ; leur courage est accompagné d'une certaine franchise. Il est fâcheux que ce peuple ait mérité le reproche d'anthropophagie. En dévorant les membres palpitans des ennemis qu'il a tués dans les combats, il croit les dévouer dans un autre monde à des flammes éternelles. Cette opinion décèle chez les Nouveaux-Zélandais un caractère éminemment vindicatif, puisque la mort de son ennemi ne suffit point pour assouvir sa vengeance.

On ne peut méconnaître dans les traits du Nouveau-Zélandais de l'énergie et des facultés intellectuelles susceptibles de développement. Nous invitons le lecteur à comparer sa tête à celle du Nouveau-Hollandais; frappé de leur dissemblance, il sera convaincu, que si



Homme de la N.elle Zélande.

l'un est susceptible de parvenir à un certain degré de civilisation, l'autre en est presqu'incapable; ou ce ne sera du moins que lorsqu'après une longue série d'années, ses facultés intellectuelles et sa conformation physique auront été modifiées et perfectionnées par le mélange d'une autre race.

Lors de la relâche de Cook à la Nouvelle-Zélande, un jeune matelot de son équipage devint amoureux d'une Zélandaise; Gouwannahé, c'était le nom de celle-ci, n'avait que quatorze ans; elle sentit bientôt de son côté naître un vif attachement pour le matelot. Ces deux amans employaient tous les momens dont ils pouvaient disposer, à s'entretenir de leur amour. Cette passion rend ingénieux; ils parvinrent à créer un langage qu'ils exprimaient par signes, et ils se communiquaient ainsi leurs plus secrètes pensées. Gouwannahé, pour plaire à son amant, laissait arranger ses beaux

cheveux à la manière d'Europe et y entremêlait des guirlandes de fleurs; cette parure donna un nouvel éclat à ses charmes. Williams de son côté se laissa peindre et tatouer des pieds à la tête, à la manière zélandaise; mais de vastes mers allaient bientôt séparer ces tendres amans. Gouwannahé employa tour à tour les caresses, les larmes et les prières pour engager Williams à se fixer dans l'île; elle y réussit. Le matelot anglais prit, de concert avec elle, toutes les précautions qui pouvaient favoriser son évasion du vaisseau. Le jour du départ, on en rassembla l'équipage sur les ponts; Williams feignit d'être malade dans son hamac, et, choisissant le moment favorable, il se glissa parmi la foule des Zélandais qui couvrait le pont; il avait pris les vêtemens de ces sauvages, et, comme il était tatoué comme eux, il était difficile de le reconnaître. On renvoya les Indiens; Williams s'embarqua avec eux dans une pirogue; bientôt il se trouva dans les bras de la tendre Gouwan-

nahé et ils virent les vaisseaux s'éloigner. Williams se croyait au comble du bonheur : il s'était procuré adroitement des armes et divers ustensiles; il espérait civiliser le peuple parmi lequel il allait se fixer, en lui inspirant le goût des arts utiles de l'Europe, et il l'eût fait renoncer au goût affreux qu'il montre pour la chair humaine, en faisant cesser les guerres meurtrières qui avaient continuellement lieu entre leurs peuplades. Profitant de l'ascendant que lui donnaient ses lumières, il eût régné sur eux, et peut-être son empire se serait-il un jour étendu sur toute cette île immense. Tels étaient les projets de l'amoureux Williams; mais son bonheur fut de courte durée : son évasion fut découverte; le sévère Cook ne voulut point tolérer une conduite qui eût autorisé la désertion de ses équipages; il envoya une chaloupe avec un détachement armé pour ramener le fugitif; la chaloupe aborda pendant la nuit. Quel réveil pour ces amans! Leur séparation fut touchante

Gouwannahé poussait des cris lamentables; égarée par son désespoir, elle se fit des blessures profondes aux bras, au visage et partout le corps. Williams de son côté paraissait moins sensible à la punition qui l'attendait, qu'au malheur d'être séparé pour toujours de l'objet de son affection. Arrivé à bord, il fut interrogé par Cook, auquel il avoua ses projets de grandeur: sa punition se borna à quelques coups de fouet.

NOUVELLES-HÉBRIDES.

ÎLE DE TANNA.

Les insulaires de Tanna, l'une des Nouvelles-Hébrides n'ont aucun rapport avec les autres habitans de la mer du Sud, soit par le langage, soit par les mœurs ou l'extérieur physique. Leurs cheveux sont crépus et frisés; ils en forment de petites cordelettes qu'ils enveloppent de feuilles roulées; leur peau est très-bronzée et elle paraît même absolument noire, parce qu'ils se peignent le visage avec un oxide de plomb; ils y tracent aussi des bandes rouges. Leur stature est médiocre et leur taille assez mince; les traits du Tannan n'ont rien de féroce; mais il n'ont point cette noblesse qui caractérise souvent ceux des Taïtiens et des habitans des îles Sandwich; ses yeux et sa physionomie mâle et ouverte, annoncent à la fois la douceur, la

vivacité et le courage ; mais, ennemi du travail et enclin à la fainéantise, il abuse de sa force pour opprimer le sexe le plus faible, en l'accablant de la plus grande partie des travaux.

Les habitans de Mallicola, autre île de cet archipel, ont peut-être encore moins de rapports que les Tannans avec les insulaires d'origine malaie. Ils sont d'une très-petite taille; leur tête est longue, et leur visage aplati ressemble à celui d'un singe; mais ce qui contribue à augmenter leur difformité, est l'usage où ils sont de se serrer étroitement le ventre avec une corde ; leur tronc offre un étranglement si marqué qu'on a comparé la forme de leur corps à celle d'une fourmi. La langue des Mallicolais n'a aucun rapport avec toutes les autres langues connues.

Il paraît raisonnable de croire que les habitans des Nouvelles-Hébrides, ainsi que les indigènes des Philippines, des Carolines, des Mariannes, et enfin des îles Pelew, sont de cette race d'hommes crépus que l'on trouve



Homme de l'Île de Tanna.

encore sans mélange dans la Nouvelle-Bretagne, dans la Nouvelle-Guinée et dans l'intérieur de Formose et de l'île de Luçon. Subjugués par les Malais, ils se sont mêlés avec leurs conquérans ; mais leur caractère national n'a été que modifié, sans être anéanti.

Voici un trait qui prouve qu'à travers l'écorce grossière de ces peuples, percent des vertus que l'on ne trouve pas toujours chez des nations plus civilisées.

Le vaisseau du capitaine Cook ayant mis à la voile, s'éloignait rapidement des Nouvelles-Hébrides, laissant en arrière plusieurs pirogues ; les Indiens qui les montaient avaient reçu les marchandises anglaises, sans avoir eu le temps de donner les leurs en échange ; au lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, ils redoublèrent d'efforts pour rejoindre le vaisseau et remettre à son bord les denrées dont ils avaient reçu le prix. Un de ces Indiens suivit le vaisseau plus loin que les autres, et l'atteignit pendant un instant de

calme. Dès qu'il fut sur le vaisseau, il montra ce qu'il avait vendu : plusieurs des gens de l'équipage voulurent le payer ; mais il refusa de s'en défaire jusqu'à ce qu'il eût aperçu celui qui l'avait acheté, et auquel il le remit. Celui-ci, charmé de sa rare probité, voulut le payer une seconde fois ; mais l'Indien, montrant à l'Anglais ce qu'il avait déjà reçu en payement, n'y voulut point consentir.

NOUVELLE-HOLLANDE.

L'immense continent de la Nouvelle-Hollande est habité par une race d'hommes disgraciés de la nature, tant au moral qu'au physique. Petits et mal faits, leurs membres sont extraordinairement grêles et leur force est de beaucoup inférieure à celle de l'Européen. Leurs traits, extrêmement sauvages, expriment à la fois la férocité et l'abrutissement. Leurs cheveux ne sont point laineux comme ceux des Nègres, avec lesquels ils ont d'ailleurs d'autres rapports ; la couleur de leur peau est extrêmement basanée ; les hommes et les femmes sont absolument nus ; la barbe noire et épaisse des premiers, les os qu'ils insèrent dans le cartilage de leur nez, le blanc et le rouge dont ils se colorent le visage, et enfin, l'huile infecte dont ils se frottent pour prévenir la piqûre des moustiques, tout rend à la fois leur aspect effrayant et leur approche

insupportable, par l'odeur fétide qu'ils exhalent.

Errans sur la vaste étendue de leur continent, ils ont à peine un abri contre l'inclémence des saisons: la pêche est presque leur seule ressource, car ils ne connaissent point l'agriculture, et les quadrupèdes y sont rares et en très-petit nombre. Lorsque les tempêtes ou quelqu'autre circonstance leur dérobe ce moyen d'existence, ils sont réduits à ronger l'écorce des arbres; quelquefois ils rassemblent les araignées et les fourmis qui remplissent les bois, les pétrissent avec la racine de fougère, et assouvissent leur faim avec cette horrible pâte. Combien ce tableau de la dégradation humaine devient plus affreux encore, quand on considère la barbarie qui en est le résultat! En voici quelques traits: lorsque *Péron*, ce voyageur célèbre, dont la mort prématurée a si vivement excité les regrets de amis des sciences; lorsqu'il visita, dis-je, cette contrée, il essaya en vain, par la douceur et la bienveillance de ses procédés, à



Homme de la N.lle Hollande.

Pag. 122

humaniser ces sauvages. Ses dons furent reçus avec indifférence ; après leur avoir donné tout ce qu'il croyait pouvoir leur plaire, il vit ses jours menacés, parce qu'il ne se dépouillait point assez vite d'une portion de ses vêtemens qu'ils convoitaient, et, sur cette terre inhospitalière, des cris féroces répondirent seuls aux accens de la bienveillance.

Rien de plus révoltant que la manière dont se forme l'union conjugale parmi eux. Le Nouveau-Hollandais épie la jeune fille qu'il convoite, puis, s'élançant sur elle à l'improviste, la renverse par terre à coups de bâton, et l'emporte comme une proie dans sa tanière, souvent baignée dans son sang. On a observé que ces malheureuses femmes étaient pour la plupart couvertes de cicatrices, indices certains des mauvais traitemens qu'elles éprouvaient.

Que le lecteur compare la tête du Nouveau-Hollandais avec celle du paisible Hottentot,

il sera frappé de leur différence ; tous deux annoncent un peuple encore dans l'enfance de la civilisation ; mais l'aspect sinistre de l'un n'inspire que de l'éloignement, et la physionomie de l'autre annonce la bonté.

Les habitans de la terre de *Van-Diémen*, qui n'est séparée de la Nouvelle-Hollande que par un canal, paraissent être d'une race très-différente ; ils sont beaucoup plus noirs que les Nouveaux-Hollandais ; leurs cheveux sont laineux et crépus ; leur tête très-volumineuse est plus allongée et moins déprimée vers son sommet. Encore plus éloigné de la civilisation que le Nouveau-Hollandais, le Diémenois n'a aucune espèce de demeure, il ne reconnaît aucun chef; il est cependant infiniment moins féroce. L'accueil bienveillant qu'ils firent aux navigateurs qui les ont récemment visités, leur confiance, leur sincérité et l'union qui règne entr'eux, ne peuvent que donner la meilleure opinion du caractère moral de ces Indiens.

Ils se nourrissent principalement de coquillages et de crustacés ; c'est aux femmes qu'appartient le pénible emploi de plonger au fond de la mer pour y chercher ces alimens.

Les bois et les montagnes de l'intérieur de la Nouvelle-Galle méridionale (partie orientale de la Nouvelle-Hollande) recèlent une race d'hommes encore plus extraordinaires que celles que nous venons de décrire. Des bras et des jambes d'une longueur démesurée leur donnent presque l'aspect du singe. Ils rendent plutôt des sons qu'ils ne profèrent des mots, et leur intelligence paraît à peine surpasser celle de la brute. Nous regrettons de ne pouvoir offrir des notions plus étendues sur cette peuplade encore peu connue.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE FAIN.

